

FERNAND HIBBERT

LE MANUSCRIT DE MON AMI



**LES EDITIONS FARDIN
17, FONTAMARA, 17
PORT-AU-PRINCE
(REPRODUCTION 1976)**

PORT-AU-PRINCE

IMPRIMERIE CHÉRAQUIT

ANGLE DES RUES FÉROU ET DOCTEUR AUBRY

1923

LI
HIB

MANIOC.org
La Médiathèque Caraïbe (Laméca)
Conseil départemental de la Guadeloupe

LE MANUSCRIT DE MON AMI

DU MÊME AUTEUR

Séna.....	1	Vol.
Les Thazar.....	1	—
Romulus.....	1	—
Masques et Visages.....	1	—
Les Simulacres.....	1	—
Une Affaire d'Honneur (Comédie en 1 acte)	1	—
La Réclamation Hopton (Comédie en 2 actes)	1	—

Mag. 1332

HAI/R C
HIB

FERNAND HIBBERT

LI
HIB

blanche

LE MANUSCRIT DE MON AMI

mag



LES EDITIONS FARDIN
17, FONTAMARA, 17
PORT-AU-PRINCE
(REPRODUCTION 1976)



PORT-AU-PRINCE

IMPRIMERIE CHÉRAQUIT

ANGLE DES RUES FÉROU ET DOCTEUR AUBRY

1923

92481

CHERAQUIT

IMPRIMEUR

ANGLE DES RUES FÉROU & DOCTEUR AUBBY

A

LA MÉMOIRE

DE MON FRÈRE

ALEXANDRE-JUNOT HIBBERT

DÉCÉDÉ:

A PORT-AU-PRINCE

LE 30 NOVEMBRE 1912

LE MANUSCRIT DE MON AMI (*)

1908 1910

... Qu'est-ce que ma vie, en somme ? une suite d'actes automatiques répétés chaque jour, sans que jamais une chose imprévue arrive qui donne du relief à cette existence monotone qu'est la mienne. Et quels actes ? Des papiers timbrés à signifier, des conclusions à déposer devant un tribunal inepte, des plaidoiries toujours les mêmes, des confrères hommes d'affaires, des clients absurdes, des amis fermés et uniquement occupés d'eux-mêmes, — enfin des amours vénales et fades. J'ai trente-quatre ans et j'ignore l'émotion d'aimer. Je l'ignorerais probablement toujours.

« Les femmes de notre pays, me disait l'autre jour Gérard Delhi, ne vibrent qu'à l'étranger ; en Haïti, ce sont des bornes ». Malheureusement, quand nous sommes à l'étranger, nous avons autre chose à faire que de courir après des compatriotes.

En attendant, nous passons notre temps à nous préoccuper de discours sans objet et de ministres qui le sont si peu, — à moins que nous n'appliquions nos facultés à discerner dans quelles conditions tel marché de prostitution s'est accompli...

Pour ma part, je sens que j'étais né pour agir —

(*) *Le Manuscrit de mon Ami* a été publié dans le "Matin", en 1910.

par le commandement et par la pensée, n'importe! — Mais comment agir dans ce milieu flasque et terne, uniquement composé de résignés. Et cela s'explique.

L'Histoire d'Haïti est l'histoire de l'écrasement de l'énergie individuelle par les Pouvoirs publics — lesquels n'ont jamais voulu qu'une chose: l'égalité dans la servitude. C'est là tout l'opposé de l'histoire de la civilisation qui est le triomphe de l'énergie individuelle sur les Forces quelles qu'elles soient.

Je réunis en moi tout ce qu'il faut pour qu'un être s'élève au-dessus de lui-même et laisse un nom après soi: j'aurais pu être un écrivain utile, un ministre conséquent ou bien un amant extraordinaire — et très certainement je ne serai rien d'approchant. Faute d'un terrain propice, je demeure un être effacé et vague. Quelle misère! Je n'ai plus qu'une consolation: jeter sur le papier les maigres événements de ma vie. Ce sera une distraction pour mon esprit de relire ces notes quand je serai vieux. Et qui sait? Cela pourra servir peut être de contribution, un jour, à la psychologie sociale de notre misérable Haïti, — cette mosaïque ethnique, comme l'a écrit quelque part mon confrère P...

J'habite avec ma mère, femme ordonnée et silencieuse, une petite « chambre haute » dans la rue Dupré. L'îlet comprend une dizaine de maisons dont trois ou quatre seulement méritent ce nom. Nous avons pour voisins des gens assez curieux.

En face de chez nous à l'est, dans une inélégante bâtisse en briques, loge la famille Ravignan comprenant la mère et ses trois filles, dont l'aînée a épousé Western Roupillon, commerçant en faillite qui espère le portefeuille des finances pour se refaire. Les dames Ravignan sont des aristocrates; elles sortent rarement et reçoivent peu — et elles attendent avec impatience « l'avènement » de Roupillon au Ministère des finances, afin de retourner à Paris où elles ont mangé déjà la

fortune de feu leur père Eugène Ravignan que j'ai très bien connu il y a quelque six ans. J'aime beaucoup les dames Ravignan, parce qu'elles n'importunent pas les voisins. Elles se tiennent strictement chez elles roidies dans leur fierté et leur mépris pour tout ce qui n'est pas argent ou Paris. Souvent, l'après-midi, elles font lever les tentes à barres bleues qui garantissent leur teint contre l'air fort, et alors on aperçoit les dames Ravignan coiffées haut, en gâteau de Savoie, serrées dans leurs corsets et fardées invraisemblablement, qui, assises dans leurs dodines, jouissent de la fraîcheur crépusculaire à leur balcon, — en parlant des choses de *là bas*.

A côté des Ravignan se dresse la maison de Monsieur et Madame Nicolas Bergier. Une de leurs filles, Antoinette, est fiancée à mon confrère Renazel, un garçon très malin, qui a des sous; l'autre, Clara, a un flirt avec... moi — mais je me garde. — Dans une petite maison bisse toute proche des Bergier, est tassée la famille Léo Dubortier — des gens misérables qui succombent littéralement sous le poids des privations et des maladies. Le chef de cette famille, connu sous le nom de Yoyo, est complètement inconscient. Il emploie ses journées à inventer des fausses nouvelles qui n'ont d'action sur quoi que ce soit.

Les Dubortier sont des catholiques fervents, — en attendant, c'est la mission westeyenne qui paie le loyer de la maison qu'ils habitent...

A l'extrémité de la ligne sont des décombres sans cesse visités par des soldats, auxquels succèdent des pourceaux qui se sont noblement attribué la fonction municipale d'assainissement des terrains infectés par les problématiques défenseurs de la Nation.

Devant ces décombres, se tient en permanence, sur sa petite chaise, une marchande de poissons frits, *Sor Na*, connue et appréciée de trois générations de port-au-princiens.

Voilà mon quartier...

Ah ! j'oubliais mon voisin de droite, le général Augias Saint-Brun, ancien commandant d'arrondissement — disgracié en apparence depuis quelque temps. C'est un politique selon le moule connu : humain, libéral, dangereux et doux en dehors des affaires et d'une intolérance brutale sitôt qu'il rentrait en charge. — justifiant par là cette constatation d'un colon : « L'esclave placé le dernier d'un atelier rampe au pied de tous ; son maître le met-il à la tête de tous, il commande avec orgueil ».

La maison à ma gauche, habitée précédemment par Charles Féret, est louée depuis deux mois à un homme politique influent qu'on ne voit jamais. Les portes de sa demeure sont toujours closes. Pour pénétrer chez lui, il faut avoir l'échine vraiment souple. Il fait ses parents, ses amis — il n'y a que les femmes qu'il laisse arriver à lui. Yoyo m'a dit qu'à côté des coquines de la dernière espèce, il entre, le soir, chez l'homme influent des « morceaux de roi ». Cet homme influent s'appelle Damon Pithéas.

La petite maison haute située vis-à-vis de celle de Damon, longtemps habitée par son propriétaire Fabius Colo, est inoccupée depuis une semaine. — Fabius Colo, enrichi par la politique, mène à présent la vie de châtelain à Turgeau.

Quand je dis que je n'ai jamais aimé, suis-je bien sincère ? Je ne parlerai pas de Mme Déreau qui, à force de flatteries intéressées, m'avait un moment attiré, — mais Germaine Herlon ! n'ai-je pas eu pour celle-ci les sentiments les plus passionnés et les plus délicats ? Et bien qu'il y ait deux ans que je ne lui ai parlé, ne puis-je pas affirmer qu'il ne se passe pas de jour que je ne pense à elle ? Il y a des choses qui, semble-t-il, ne se voient qu'en Haïti : j'ai pour Mme Herlon un sentiment profond, elle habite Port-au-Prince comme moi, elle demeure à une demi-heure de ma maison et voilà dix-huit mois que je ne l'ai vue, — car je n'ap-

pelle pas l'avoir vue, le fait de l'avoir rencontrée, par hasard, en juillet dernier, sous la galerie d'un magasin de la rue Courbe.

Maintenant que s'est-il passé entre M^{me} Herlon et moi ? Ceci. Il y a trois ans, après mon succès dans le fameux procès Sachau, M^{me} Herlon exprima à ma vieille amie M^{me} N... sa voisine, le désir de me rencontrer chez celle-ci, à Peu-de-Chose. La vieille amie arrangea la chose pour le lendemain, à six heures du soir. Nous nous rencontrâmes M^{me} Herlon et moi en feignant la plus grande surprise. Comme nous causions assis sous la galerie, la vieille amie, M^{me} Herlon et moi, mon cheval « Piment » qui était attaché à un oranger de l'allée fit soudain un écart, M^{me} Herlon se précipita dans le jardin de l'air le plus effrayé du monde; il faisait très sombre, je fus assez intelligent pour deviner une intention dans le geste de la dame et je volai à son secours — et tout en criant à « Piment » un *quèdèpe* autoritaire, je saisis la main de M^{me} Herlon que je serrai vivement, et comme elle me rendait la pression avec non moins de vivacité, je m'échardis et lui pris un baiser. Tout cela dura moins d'une demi-minute. Si jamais début d'amour fut crâne, ce fut bien celui-ci. Quand deux jours après, je rencontrai de nouveau M^{me} Herlon, elle me parut une personne qui s'était ressaisie.

Je sentis qu'elle tenait à être une femme qui ne fait pas parler d'elle — et ma foi ! elle a raison. Mais sans éveiller l'attention du public et les soupçons de son ridicule mari, ne pourrait-elle pas continuer à me marquer le même intérêt ? Je ne demande pas beaucoup, moi. J'ai été si peu gâté par la vie, que cette demi-minute du jardin, est demeurée jusqu'au moment où j'écris ceci, la plus heureuse de mon existence. Malheureusement, depuis la seconde rencontre qui fut tout innocente, M^{me} Herlon me fait. Pourquoi ? Qu'est-ce que c'est que cette femme ? Est-ce une ronée en quête d'émotions ou bien une honnête personne, troublée par de romanesques lectures, qui a tenté une aven-

ture et en a eu une peur subite des conséquences? Je crois à cette dernière hypothèse.

Quelque temps après la deuxième rencontre, je revis Mme Herlon dans une soirée chez les Ancelin; elle fut avec moi d'une froideur glaciale. Je me gardai de lui faire aucune explication, — ayant pour habitude de respecter les idées de derrière la-tête des gens, — seulement je me contentai d'aller lui offrir le bras pour l'accompagner au buffet: elle refusa. Comme le refroidissement de ceux que j'aime a le lamentable privilège de briser tout ressort moral chez moi, je suis rentré en moi-même et depuis lors j'ai cessé de voir Germaine, — je la verrais que je ne lui dirais rien, tant l'orgueil a fait de mon âme sa proie. Cependant je n'ai pas cessé de penser à elle.

Voilà mon unique amour. Je reconnais que c'est un pauvre amour.

Plaidé aujourd'hui le procès Chéricy. Je suis sorti du Tribunal exténué, mais mon client est acquitté. C'est là un de mes plus beaux succès. Obtenir l'acquiescement du général Bélisaire Chéricy qui, outre ses méfaits comme co-partageant dans les *affaires* douanières, avait exécuté de son propre mouvement, pour se faire la main, un père et ses deux fils, — c'est là un triomphe merveilleux. A part des points de droit que j'ai fait valoir — oui, *des points de droit!* — j'ai expliqué l'acte odieux de Bélisaire comme étant dans la norme de l'histoire politique d'Haïti qui n'est qu'assassinats et exactions.

Dire qu'un avocat brillant comme Malsoin avait essayé de me souffler cette cause, — en envoyant auprès de Bélisaire, le sieur Filizeau qui, moyennant finances, devait porter le général à confier sa défense, à lui Malsoin, sous prétexte que je suis trop jeune pour plaider un procès de l'importance de celui où *l'honneur* et la *vie* du général se trouvaient en jeu. Heureusement que Bélisaire qui voit des *pièges* partout en a vu un, et ter-

rible, dans la démarche tentée au bénéfice de Malsoin, et il n'en a eu que plus confiance en moi. L'événement lui a montré qu'il n'avait pas eu tort.

Mais que penser de ces nouvelles mœurs introduites au barreau? Voilà que le *courtage* y fleurit à présent! En attendant, je n'ai pas manqué de dire son fait à Malsoin, Delangle et Paul Hylas présents. Et l'éminent confrère de me répondre en souriant: — « Mon cher, Bélisaire a de l'argent. Il y avait dans cette cause, une *patate*... et là où il y a une *patate*, on ne doit pas négliger de s'en approprier. . Textuel.

La petite « chambre haute » inoccupée depuis deux semaines et qu'a habitée si longtemps, son propriétaire Fabius Colo, ancien ceci et cela et autre chose encore, est louée à une famille de quatre membres, dont une jeune fille pas mal du tout.

Cependant, je regrette Co'lo. Il était constamment assis sous sa galerie. Il y prenait son café, y mangeait son dessert, y faisait sa sieste, y donnait des « audiences » — s'ennuyant et ennuyant les autres. La faculté de certaines gens pour ne rien faire tiant du prodige, en vérité. L'oisiveté est tellement le caractère dominant de l'haïtien des villes, que le seul acte remarquable qu'il ait à son actif comme groupement social est la guerre de l'Indépendance entreprise moins pour conquérir la liberté — dont c'est le moindre de ses soucis — que pour anéantir le travail. Conséquences : militarisme et politocailerie alimentaires, pensionnarisme, contrats fantaisistes, le tout établi comme autant de primes à la paresse. Système qui fit longtemps l'admiration des Cobains — lesquels dans leurs nombreuses insurrections contre l'Espagne déclarèrent toujours que leur rêve national était d'être un Etat dans le genre de leur bonne sœur Haïti. Malheureusement, au triomphe, les Etats-Unis ne leur ont pas permis de réaliser ce rêve trop beau. Ils empêchèrent la destruction des vies et des propriétés et s'opposèrent au partage des biens espagnols. Quels intrus que ces Américains ! — Eh bien ! mon ancien voisin Fabius Colo m'a toujours fait l'impression d'un type symbolique. Un jour, il m'a dit

ceci : « Mon patriotisme est invétéré... Je ne connais
« qu'à mon pays et ma race... J'ai fait de l'argent à
« Jacmel comme directeur de douane... à Jérémie
« comme administrateur des finances... à Port-de-Paix
« comme inspecteur-délégué... Et je n'aimerais pas
« mon pays! Et je ne serais pas dévoué à l'avenir de
« mon pays! Oui, ma patrie m'est chère... »

Que voulez vous qu'on dise à des hommes pareils à qui manquent les sentiments primordiaux qui honorent l'humanité moyenne. Il y a des lacunes dans leur esprit. Si ce pays parvient à se constituer, un jour, en société sérieusement et que cette société réussisse à avoir un développement intellectuel et moral, peut-être arrivera-t-on à obtenir un résultat appréciable. Mais ce résultat n'est possible que par l'action de la pensée, — aussi bien la littérature est-elle appelée à rendre d'immenses services à notre nationalité, comme cela est arrivé en Allemagne après l'éna. Le rôle de la littérature pourra consister à créer le sentiment public et jusqu'à un certain point à le guider, — l'éternel phénomène de la fonction créant l'organe. Il y a un fait psychologique qu'on peut dès maintenant constater : c'est que certains grands mots, clamés à tout bout de champ par les plus éminents coquins, n'ont pas de sens et n'éveillent aucun sentiment chez un auditeur ou un lecteur haïtien, si ce n'est celui du ridicule — par la raison que pour un Haïtien, ce sont là des vocables morts ne correspondant à aucune réalité. Aussi, les écrivains qui se respectent abandonnent ces termes grandiloquents aux orateurs et aux journalistes de police.

Comme Taine a bien touché ce point! « Les paroles
« ne servent de rien, dit-il. C'est l'éducation antérieure
« qui leur donne une force et un sens. Il faut s'adres-
« ser à des sentiments déjà nés, et ce ne sont pas des
« phrases qui les feront pousser en un quart d'heure.
« Autant frapper sur une bûche pour en tirer des étin-
« celles. »

— Or, les *sentiments déjà nés*, en Haïti, sont le dégoût des Grimaces, des Mensonges, des Hypocrisies vipérines et des Crimes commis pour masquer le Vol, — qu'y a-t-il d'étonnant que seuls ont un public, les écrivains qui déchirent le voile masquant ces hideurs?

La Vérité... le Devoir... la Liberté... l'Honneur... la Dignité... la Justice, ce sont là des cimes lointaines, perdues là-bas dans les lueurs prestigieuses de la Civilisation. Souhaitons que nous nous en approchions un jour!

Voilà deux semaines que je n'ai couché une ligne dans mon carnet, — c'est que rien n'est plus pénible que d'écrire son journal. On n'a pas idée de la somme de volonté qu'il faut déployer pour exécuter cette simple chose: jeter sur un bout de papier ce qu'on a vu, fait, pensé ou senti durant la journée. Aurai-je la force de continuer?

Hier après-midi, nos voisins, les nouveaux locataires de la maison Colo, Mr, M^{me} et M^{lle} Pretty, sont venus nous faire leur visite de quartier; la jeune demoiselle est charmante. Avec son visage rond, son nez de caniche, elle est loin d'être une beauté. En revanche, elle a des yeux étincelants, des mains parfaites, des formes de statue grecque et des cheveux noirs, copieux et souples qui sont bien à elle, — ce à quoi il faut bien faire attention aujourd'hui. Et puis elle a de la lecture, c'est dire que j'ai causé avec elle longuement et non sans un vif plaisir. Après son départ, je me suis senti le cœur gros et toute la soirée je suis resté étendu dans ma chaise longue, au balcon, songeant à des choses imprécises, puis peu à peu l'image de Germaine Herlon m'a hanté l'imagination et je me suis surpris à me bercer de ces vers du poète Gregh:

Il est d'étranges nuits où je souffre de vivre,
Où je ne trouve plus de plaisir qu'à pleurer,

Où l'infini n'emplirait pas mon âme avide,
Où pourtant je ne sais quoi même désirer.

Ces nuits-là, je mourrais d'une immense douceur
Si dans l'ombre, à pas lents, quelque femme inconnue
Venait et me fermait les yeux de sa main nue
Et mettait sur ma bouche un long baiser, un seul...

Et petit à petit l'image de Germaine s'est effacée et a fait place à celle de ma petite voisine. Qu'est-ce à dire ? Est-ce que je serais amoureux de cette jeune fille ? Ce n'est pas possible ! l'amour n'arrive pas avec cette rapidité. Il est vrai que j'ai tant besoin de tendresse !

D'autre part, en m'analysant, je discerne que le désir qui me ronge ce n'est pas tant d'aimer que d'être aimé. Affaire de tête. Mauvais, cela. Je m'expose par là à faire souffrir un être digne d'affection et à n'éprouver moi-même que de l'amertume. Quelle tristesse ! Si les femmes se doutaient de notre détresse morale, comme elles auraient pitié de nous ! Mais elles nous croient forts... Enfin !

Les jours se suivent et se ressemblent. Semaine de pluie et de boue. Impossible de circuler. Arrêt général dans les affaires. Tout chôme. Des gens perdus de santé profitent de ce sale temps pour mourir. J'ai dû aller à deux enterrements, — pas moyen de les éviter. Relations obligent, — et aussi la profession.

Cet après-midi, il y a eu un peu de soleil et je me suis rendu à la convocation du Barreau pour l'élection d'un nouveau Bâtonnier. Delhi a été élu malgré l'opposition des vieilles mâchoires et des ratés de l'Ordre religieusement unis dans cette circonstance. Delhi a prononcé un petit discours plein d'esprit et d'indulgence qui a désarmé croûtes et croûtous et l'élément jeune et progressiste a pénétré sans autre façon dans la place, enlevant tous les sièges du Conseil de l'Ordre : Maximilien Delangle, Paul-Hylas, Lucien Montet, Re-

nazel et moi avons été élu haut la main, — les autres membres, quoique des anciens, ont été choisis par nous, entr'autres l'ancien ministre Martinet, un des plus rares esprits de notre temps, — par conséquent très haï et calomnié. Je suis rentré chez moi grippé.

J'ai gardé la chambre quatre jours. Force m'a été d'écrire au Doyen Icard d'avoir la complaisance de réserver mes affaires... — Cette nuit, un voleur, en se hissant par un des poteaux de la galerie de notre maison, a pu gagner le balcon, puis la chambre de ma mère — qui dormait profondément, quoiqu'elle prétende qu'elle ne dort jamais. Le voleur a enlevé des bijoux, de l'argent, de la lingerie. Ma pauvre maman ne s'est aperçue de la chose que ce matin, lorsque Avrilette, notre bonne, lui a apporté son café. Elle est désespérée et surtout très vexée. Un commissaire de police mandé en toute hâte, a paru extrêmement contrarié de ce qu'on l'aît dérangé. Il s'est contenté d'envoyer un coup d'œil indifférent sur deux ou trois pièces de la maison, puis il est parti, disant avec un geste las : « J'en ai assez des voleurs... Il ne se passe pas de jour qu'on ne vienne me déranger à cet égard... ça m'ennuie à la fin. » Et ce fut tout.

Voilà.

Ce même homme si morne et si mou quand il s'agit d'un fait délictueux relevant essentiellement de ses fonctions, se montrerait plein d'ardeur s'il avait reçu l'ordre d'assassiner un malheureux accusé bénévolement de conspiration.

Il n'y a rien à faire contre. C'est comme ça.

Je suis complètement rétabli aujourd'hui. Ai travaillé toute la journée à mon cabinet. Il me fallait expédier ma correspondance de province. Ah ! cette corvée du samedi.

Suis allé ce soir aux fiançailles de M^{lle} Claire Ré-

villy. La réception a eu lieu chez M^{me} Ancelin, sœur de la fiancée. C'a été très froid dans les commencements. Seul le fiancé jubilait. C'est le petit René Maudry. Le père paraissait furieux. Les deux familles se regardaient comme autrefois des armées ennemies au moment d'en arriver aux mains. Chose grave : au champagne, pas de discours, — de simples vœux émis pour la forme. Mais le petit bonhomme, très amoureux, et bien que ne gagnant pas grand'chose, entend se marier. Madame Maudry qui veut tout ce que veut son cher fils, l'a encouragé dans cette voie, tout en n'étant pas contente au fond, car elle avait rêvé un mariage d'argent pour son René. Eugène Maudry, le père, ne décolère pas ; c'est lui, en somme, qui va avoir à soutenir le ménage. La famille Révilly, de son côté, affecte des airs rechignés, parce que les Maudry le prennent de trop haut. C'est très amusant. Le bal, heureusement, a mis fin à tous ces échanges de fluides contraires. On a dansé comme des enragés. Le champagne aidant, ç'a été terrible. Un étranger qui surviendrait là ne se serait pas cru au milieu de gens comme il faut. J'ai entendu M^{me} Ancelin, qui dansait avec Lys Matheux, dire en créole, à celui-ci... une phrase si raide qu'il ne m'est pas possible de la consigner ici. Matheux, Sartène et le français Turbeau qui ne comprennent la femme que canaille, raffolent de M^{me} Ancelin. Il y a, actuellement à Port-au-Prince, un débordement de sensualité et de perversité curieux à observer, et analogue à ce que les historiens des mœurs racontent des époques de décadence. Toutes les sociétés non contentes par une forte éducation morale et des croyances religieuses en arrivent là. On veut du plaisir et on le prend comme on peut.

Pour ma part, je ne me suis pas amusé. M^{me} Herlon était là. Je ne l'ai ni recherchée, ni évitée. Pendant que j'étais assis sous la galerie de côté à causer avec M^{me} Lavaray, elle est venue se joindre à nous et le dirai-je ? Je l'ai trouvée bête. Elle a tenu des propos d'une

platitudo ! Elle ne sortait pas de ces deux sujets de conversation : qu'il n'y avait qu'elle pour bien faire des confitures et que son talent dans l'art de confectionner ses peignoirs et les robes de ses enfants était sans égal. M^{me} Lavaray, qui n'est pas la sœur de Delhi pour rien, me faisait tout le temps des « signes » sur la malheureuse. Et j'ai reconnu que la Germaine Herlon que j'avais aimée n'était qu'une création de mon esprit. Et j'ai quitté le bal d'un cœur léger.

III

La pensée du mariage me hante de plus en plus. Le fait est que, pour un être un peu délicat, il est difficile de demeurer célibataire dans notre pays. Une liaison avec quelque dame huppée, — à part que cela vous empêche de travailler et prend énormément de temps, mais encore il y a les difficultés de se voir et les cancan du public qui sont désagréables. Quant aux filles de joie, elles sont la tristesse et la vulgarité même. Sans compter qu'elles sentent la pommade quand ce n'est pas le suif et habitent des taudis où la crasse s'étale avec ostentation. Il n'y a vraiment que le mariage qui soit propre. Aussi j'ai commencé à faire un brin de cour à ma voisine M^{lle} Pretty que je trouve de plus en plus adorable. Il va sans dire que je ne pense plus guère à Germaine Herlon. Goethe a excellemment noté la sensation que j'éprouve présentement : « C'est, dit-il, un sentiment très agréable que celui d'une passion nouvelle qui s'éveille en nous avant que l'ancienne soit tout à fait assoupie. »

En rentrant chez moi cet après-midi, je me suis assis sous ma galerie jusqu'à la tombée de la nuit, espérant que j'apercevrais M^{lle} Pretty un moment. Mais elle n'a pas paru à son balcon. J'ai eu, en revanche, l'heur de contempler les ébats de toute la faune du quartier, — car dans l'ilet que j'habite, chacun élève des animaux, qui des cabris, qui des moutons, qui des cochons, qui des bœufs, qui des poules, qui des canards. Tout ça se balade dans la rue, pénètrent dans les cours des maisons. M^{me} Ravignan fait attacher sa

vache au sablier à côté du vide Colo; le sénateur Bergier met son cheval sous le manguier devant la maison de Yoyo; les cochons du général Augias se prélassent dans la rigole à côté, tandis que les cabris de Sor Na se réfugient jusque derrière la chaise sur laquelle je suis assis. C'est délicieux. Et remarquez que l'on n'a pas le droit de se plaindre de ces choses, sinon un Fabius Colo criera que vous n'êtes pas patriote: « Haïï, vous dira-t-il, est un pays exceptionnel... une démocratie est une démocratie !... »

Si un Fabius Colo était capable, sinon d'ordonner ses sensations, du moins de comprendre les phrases qu'il émet et de les expliquer, je serais curieux de savoir ce que représente dans ses lobes cérébraux l'idée de démocratie. Mais je ne le saurais jamais. Je dois en faire mon deuil comme de cette pensée qu'il jeta, un jour, dans une discussion inénarrable avec le sénateur Bergier, Augias et Yoyo: « Messieurs, la MONARCHIE EST UN SUPPÔT... ». Qu'a-t-il bien pu vouloir dire? La bêtise haïtienne a de ces profondeurs...

En passant ici cet après-midi, Paul Hylas m'a laissé un récent N^o de la *Revue des Deux Mondes*. Il y a là-dedans un article du vicomte de Vogüé sur Ferdinand Brunetière, le critique français mort dernièrement. Monsieur de Vogüé rapporte que « Brunetière de son propre aveu, se tuait de travail intellectuel pour ne pas sombrer dans l'abîme du désespoir en face du problème de la destinée, » — ce qu'il appelle ainsi, c'est le non sens de la vie, l'inévitabilité de la mort, la douleur au fond de tout...

De fait, des esprits très élevés et très logiques comme Pascal ou M. Brunetière passent leur temps à chercher la raison de ce qui est sans raison et s'accrochent en frémissant au catholicisme qui n'est qu'une combinaison née de l'imagination d'hommes en proie à des inquiétudes pareilles aux leurs. C'est navrant. Et remarquez combien dans l'existence d'un Brunetière,

d'un Pascal, d'un Saint Paul, — remarquez combien il manque le sourire d'une femme ! La vie est un mal ou si l'on préfère, une erreur, — la meilleure façon de la comprendre c'est assurément en se dévouant aux autres et en s'abîmant dans le travail pour n'y pas trop penser, mais c'est aussi en aimant et en se sentant aimer. Cela nous permet d'attendre, avec quelque compensation, la douce mort qui est la délivrance.

En tout cas, c'est mon voisin le général Augias qui est au-dessus de ces choses ! Du moment que la *raison* est assurée et qu'il puisse approcher le Ciel de l'État, rien ne le trouble. Seigneur mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas donné l'âme d'un Augias ? Une brute ! je voudrais être une brute !

Il y a encore des gens simples dans ce pays. J'ai reçu ce midi, dans mon cabinet, la visite d'un nommé Martial Graton qui depuis longtemps se dit mon ami, malgré que je lui aie toujours montré froide mine, le sachant un parfait coquin. J'adopte pour ce mot la définition qu'en a donnée La Bruvère : « *Un coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire.* »

Voici ce que m'a raconté le sieur Martial Graton, — cela vaut la peine d'être noté...

« Il y a huit mois de cela, dit-il, le gouvernement voulant faire quelque chose pour moi, m'a envoyé à Petit-Goâve comme contrôleur. En cet espace de temps, — trop court, hélas ! — je suis arrivé à gagner trois mille dollars. Des malveillants, par pur esprit d'envie, se mirent à intriguer pour porter le Chef à me révoquer, et comme je n'avais personne pour me défendre sérieusement en haut lieu, des poursuites furent ordonnées contre moi. Force me fut de me cacher. Et un ami qui m'est cher, M^e Fénélon Fénélus, qui par parenthèse, m'a dit très bien vous connaître, m'a gardé chez lui trois longues semaines. Je croyais la cabale contre ma personne apaisée quand un soir Féné-

lus m'a dit qu'on allait cerner sa demeure pour me prendre et que je ferais bien d'aller passer la nuit chez un oncle à lui et que le lendemain, il se chargeait de me faire partir pour Port-au Prince où avec un peu d'habileté (une gratification à Hermogène Grausond, par exemple) je parviendrais facilement à faire cesser les poursuites dont j'étais l'objet. Trouvant le conseil bon, je remerciai Fénélus, et comme pour ne pas éveiller l'attention, j'étais obligé de sortir les mains vides, je confiai à Fénélus, en le quittant, ma malle et une valise qui contenait mes trois mille dollars... Et sur les instances de mon ami, je lui laissai mon domestique Tercius qui m'est très dévoué, toujours pour ne pas éveiller de soupçon sur mon changement de domicile...

« Le lendemain soir, au moment où je venais de m'embarquer, Tercius arriva à bord avec la malle, mais sans la valise contenant mes trois mille dollars... Seulement il me remit un billet ainsi libellé :

« Mon cher Martial,

« J'ai vu *l'homme* et je lui ai remis la chose. Tercius vous expliquera avec quelle correction tout s'est passé la nuit dernière.

« A vous de cœur.

C. F. FÉNÉLUS »

— Que s'était-il passé ? demandai-je, intrigué, à mon interlocuteur.

M. Martial Graton, avec un flegme parfait, reprit son récit au point où il l'avait laissé :

— « Tercius m'a dit qu'après mon départ, vers minuit, quelqu'un a frappé à coups redoublés à la porte de mon ami : celui-ci, de son lit a ordonné à mon domestique d'aller ouvrir. Tercius s'empressa d'obéir et un prêtre demanda à voir le maître de la maison.

— M^e Fénélus est couché, dit mon fidèle serviteur.

— Allez lui dire que je viens de la part de Monsieur Martial Graton.

A ces mots, Tercius se précipita dans l'escalier et informa Fénéus de ce qui se passait; celui-ci ordonna que le prêtre fût introduit immédiatement auprès de lui. Tercius fit monter le religieux qui, s'adressant à Fénéus, s'exprima ainsi : « Monsieur Martial Graton m'a chargé de vous réclamer une valise renfermant une somme de trois mille dollars, or américain. — Ah ! très bien, répliqua Fénéus, qui prit sous son oreiller la valise qu'il remit en main propre à l'ecclésiastique qui s'en alla, après avoir salué honnêtement. »

— Diable ! dis-je, mais voilà un coup diligemment imaginé et exécuté. Et depuis ?

— Depuis lors, reprit ingénument M. Martial Graton, malgré toutes les recherches de Fénéus et de moi, le prêtre est demeuré introuvable.

Je ne pus m'empêcher de pousser.

— Pourquoi riez-vous ? me demanda M. Martial Graton avec une grimace niaise.

— Comment ! m'écriai-je, vous n'avez donc pas compris que c'est Fénélon Fénéus qui vous a volé ?

M. Graton se troubla.

— Mais... mais... et le prêtre ? Tercius l'a vu.

— Il n'y a pas de prêtre ! Votre Tercius a vu — et Fénéus l'avait gardé chez lui à cette fin ! — Votre Tercius a vu un compère de Fénéus déguisé en prêtre pour la circonstance. Je me représente la scène comme si j'y étais.

M. Martial Graton se recueillit une minute, puis sa figure s'illumina.

— Mais voulez-vous croire, s'écria-t-il, que vous avez raison ! Je me rappelle certains petits détails à présent... Oh ! le voleur... le voleur... Quel pays de voleurs !

Je le regardai dans les yeux : « N'exagérez pas ainsi, » lui dis-je.

Ajors détournant son regard, il me demanda ce qu'il

fallait qu'il fit pour rentrer en possession de son argent.

— Mais vous n'avez rien à faire, répliquai-je. Tâchez, à l'avenir, de ne pas confier les dollars de la nation, lorsque vous vous les appropriiez, — tâchez de ne pas les confier à vos amis.

Là-dessus, je le congédiai et appelai mon clerc Dagobert à qui je passai des instructions relatives à quelques sommations que je tenais à lancer aujourd'hui même.

Pendant ce temps, Martial Graton, tout en s'en allant, gémissait lamentablement :

— « Je suis à la veille d'être mis en prison... on ne veut pas me croire quand je raconte l'histoire de Fénélius... Hermogène me réclame cinq cents dollars... Où les prendrai-je, mon Dieu !... »

Et le comble, malgré tout ce que je sais, j'ai eu pitié de ce malheureux.

C'est effrayant, vous savez...

IV

Lu aujourd'hui, le livre de controverse du Dr Nemours Auguste sur la science sociale. C'est écrit admirablement, mais l'écrivain généralise trop à mon sens. En quoi il est à l'opposé de la science sociale dont la méthode est d'aller du particulier au général, — c'est-à-dire de grouper des faits et d'en tirer des conclusions. Nemours, lui, disserte sur les idées qui lui sont chères avec ce beau dédain des purs idéalistes pour les détails, — qui me confond toujours.

En définitive, il propose des remèdes à notre mal social — et comme à l'instar de Bazelaï, il est nourri de la moëlle encyclopédiste, il croit que l'homme étant né bon, on n'a qu'à lui vouloir du bien pour qu'il vous comprenne et se laisse conduire dans le chemin de la vérité, de la liberté et de la vertu. Un gouvernement honnête et éclairé, en appliquant de bonnes lois qui modifieraient les mœurs dans le bon sens, atteindrait aisément ce résultat.

L'observation historique dément ces assertions. D'abord, on ne donne pas la liberté à un peuple, — c'est à celui-ci de la conquérir ou de la faire respecter quand il la possède; ensuite, le rôle d'un gouvernement ne consiste pas à conduire tout un pays au bonheur par le bout du nez. Ce qu'on est en droit d'attendre d'un gouvernement, c'est d'assurer l'ordre public, non dans l'esprit exclusif de se maintenir afin de jouir du pouvoir, mais pour empêcher les forts d'opprimer les faibles; c'est, en outre, de ne pas violer les lois économiques, de veiller à la santé générale, afin

de ne pas contrarier l'initiative individuelle, — par là le progrès sera rendu possible. Aux citoyens de faire le reste par le travail, — et par ce mot j'entends les productions de la pensée aussi bien que celles de la terre.

L'Etat haïtien, tel qu'il est, répond-il à cette conception? Les romanciers réalistes en présentant le tableau des mœurs haïtiennes; des philosophes en discourant sur ces mœurs à la lueur des doctrines humanitaires; des sociologues en les analysant à l'aide de la méthode de la science sociale; des savants et des publicistes laborieux en les étudiant à des points de vue scientifiques ou lyriques sont tous arrivés par des chemins différents, à la même conclusion: le régime politique haïtien a corrompu la nation et brisé tout ressort chez l'individu. Ont-ils proposé des remèdes au « mal d'Haïti »? Oui, ils sont tous d'accord pour un seul remède. — Lequel? — Réformez-vous vous-mêmes!

C'est comme si l'on disait à un paralytique: « Mon ami, un peu de nerf, que diable! Remuez-vous, levez-vous, marchez au grand air, c'est le seul moyen que vous avez de vous délivrer de ce mal qui vous cloue sur ce lit de douleur! »

Le paralytique vous répondrait avec un sourire amer: « Hélas! je ne peux pas... »

C'est, en somme, la réponse que le peuple haïtien a insinuée à ses docteurs: « Hélas! je ne peux pas... »

Ce ne sont pas les conseils qui sont mauvais, c'est le malade qui est incurable. Alors?...

Déjeuner chez Delhi aujourd'hui, à l'occasion de son anniversaire. Notre ami fêtait ses quarante ans. Etaient présents: Sartène, Brion, Larcher, Maximilien Delangle, Paul Hylas, Féret, Alexis Montet, Renaudin, Lys Mathaux, le Docteur Remo et moi. Ce qu'il a été gaspillé d'esprit durant les deux heures qu'a duré ce repas, ce n'est rien que de le dire! Je n'ai, du reste, pas à faire la relation de ce déjeuner. Seulement, je retiens

ceci. Tout à la fin, la conversation a roulé sur la poésie haïtienne, et quelqu'un, Matheux, je crois, a exprimé le regret qu'il n'y ait pas un recueil choisi des meilleures pièces de nos poètes avec des notices nourries sur les auteurs et l'histoire de chaque pièce. Et l'on a déploré l'absence d'un Enseignement supérieur à Port-au-Prince qui est cause du caractère brisé de notre évolution intellectuelle. Alors Larcher a raconté que le célèbre critique romantique Philarète Charles avait consacré, au Collège de France, en 1870, tout un cours au recueil de poésies de M. Charles Villavaleix, les *Primevères*, dont les passages cités furent très applaudis. Et Larcher dit tenir l'anecdote d'un homme politique distingué qui avait assisté à ce cours. Le fait est peu connu, bien que les journaux port-au-princiens de l'époque, — entr'autres le *Moniteur* et le *Civilisateur*, — en eussent assez longuement parlé. Pourtant un pareil hommage tout spontané à un poète haïtien fait partie de notre histoire littéraire et aurait dû être su de tous les écoliers d'Haïti. Que diable! il n'y a pas que l'histoire politique, — et quelle politique! — dont on doive s'occuper. Il est plus glorieux et plus honorable pour un pays d'avoir produit des Thomas Madiou, des Beaubrun Ardouin, des Saint-Rémy, des Edmond Paul, des Delorme, des Edmond Laforestrie, des Price, des Oswald Durand (pour ne parler que des morts) dont les œuvres attestent la vraie valeur haïtienne, que des Rivière Hérard, des Scouloque, des Salnave, des Domingue, et autres mauvais plaisants ivres de sang, d'or et d'honneurs et qui ont été au-dessous des hautes fonctions où ils s'étaient juchés en préparant, au milieu de démonstrations surannées, de propos insanes et de salves puérites, la faillite imméritée de la nationalité haïtienne.

L'Histoire d'Haïti de Madiou est une merveille, un monument qui domine nos premiers cent ans d'existence nationale. Madiou a fait là pour son pays, comme l'a dit quelqu'un, ce que Michelet a fait pour la Fran-

ce : il lui a donné un état civil vivant. Un de nos amis a fini par obtenir la promesse formelle que le nom de Thomas Madiou soit donné à une rue de Port-au-Prince, mais y a-t-il, — je ne dis pas une statue, — mais un buste de Thomas Madiou quelque part en Haïti ? Point.

Qui connaît et apprécie la magnifique *Introduction* que Beaubrua Ardouin a placée en tête de ses *Etudes sur l'histoire d'Haïti* et dont Price a tiré un si grand profit et qui est un tableau excellent de l'état de Saint-Domingue à la veille des convulsions d'où devait sortir l'Etat d'Haïti ? Personne n'en a jamais parlé. Cependant, cette introduction aurait dû être tirée à part et mise aux mains des élèves de Rhétorique de nos Lycées et Collèges. Mais qui donc se soucie de ces choses qui ne sont pas des ordonnances et des contrats ?

Et cet Edmond Paul qui s'assimila toute la science économique, financière et sociale de son temps et publia à vingt-six ans, un ouvrage en trois volumes des plus personnels et qui garde toute sa fraîcheur, puisque les errements qu'il combattait n'ont fait que croître et embellir ?...

Cependant ces grands hommes peuvent dormir tranquille, l'œuvre de formation nationale accomplie, eux seuls tiennent debout au milieu des dictateurs incapables qui se sont agités dans le sang durant un long siècle, en s'appuyant sur des forces dérisoires et dont on ne se souvient encore que pour analyser le mal qu'ils ont fait. Ces ombres vaines ont tellement senti le caractère momentané de leur durée que ce qu'elles ont surtout haï, c'est l'esprit, — parce que c'est cela qui survit, c'est cette force-là qui domine réellement.

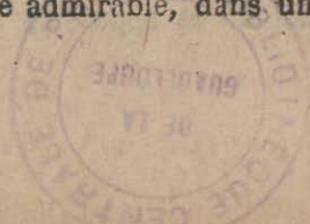
En me levant ce matin, j'ai envoyé mon habituel coup d'œil sur la maison d'en face et j'ai vu ma jolie voisine habillée d'un costume tailleur et coiffée d'un petit panama à-bords rabattus, qui s'en allait avec son jeune frère, prendre le car de Bizoton ; — j'ai su par

Yoyo, qui est au courant des affaires de tout le monde dans le quartier, que son médecin a recommandé à M^{lle} Pretty des bains de mer.

Pourquoi m'évite-t-elle depuis que je lui ai laissé comprendre que je l'aimais ? Pourquoi choisit-elle les après-midi où je suis absent pour venir voir ma mère ? Est-ce que je lui fais peur ? Ou bien agit-elle ainsi pour m'aguicher ?

Elle s'appelle Reine ! Quel nom ravissant pour une jolie personne bien élevée qui a vu et senti le beau, — car M^{lle} Pretty a voyagé et parle l'anglais en perfection. Elle doit avoir vingt-quatre ans et avait été fiancée déjà à une jeune homme nommé Gomard qui a péri, il y a deux ans, dans une traversée de Saint-Marc à Port-au-Prince, à bord d'une barge qui manquait de consistance. Je tiens tous ces détails de Yoyo qui croit que Reine n'avait pas eu beaucoup d'amour pour ce Gomard. Qu'en sait-il ? Il me semble, au contraire, que l'extrême réserve de Reine indique plutôt une personne désabusée qui a peur de recommencer à souffrir, — puisque aimer c'est souffrir. Nous verrons.

Rien de saillant aujourd'hui. Au tribunal, toujours les mêmes tracasseries, les mêmes petites jalousies, les mêmes trahisures. Le substitut Nestor a conclu une nouvelle fois contre moi et bien entendu Lamertume qui présidait la composition rendra le jugement en faveur de la partie adverse pour laquelle plaidait Delhi. De mémoire d'avocat, jamais Delhi n'a perdu une cause devant Lamertume, — c'est le Dieu de celui-ci. Quelle pétaudière que cette Justice ! Que ne donnerais-je point pour gagner ma vie hors de la chicane ! Le dégoût m'envahit chaque jour avec des rancœurs nouvelles. Tout est parodie dans ce pays. « Nous imitons la France dans la confection de nos lois et l'Afrique dans l'application ». C'est M. Louis-Joseph Janvier qui vient d'émettre cette phrase admirable, dans une



brochure à l'adresse du « peuple ». Je l'enregistre. J'ai même envie de l'encadrer.

Cet après-midi, M^{lle} Pretty a paru un instant à son balcon. Je l'ai saluée. Elle m'a répondu avec un petit sourire orgueilleux, tout en arrangeant la cravate de son jeune frère.

Ce soir a lieu le mariage civil de notre voisine M^{lle} Antoinette Bergier avec mon confrère Lamarre Renazel, employé au ministère de l'Intérieur. Je suis l'un des témoins du marié. Sûrement M^{lle} Pretty sera chez les Bergier, — j'en profiterai pour causer un peu avec elle. Je suis parfaitement disposé à l'épouser, malgré l'hostilité de ma mère qui ne veut pas, en somme, que je me marie. Elle tient à me garder pour elle toute seule. Mais moi, je suis un peu las de la tendresse maternelle, — tendresse despotique et bougonne, sans compensation, en fait. Si j'ajoute que maman est sombre, et se susceptibilise pour un rien, l'on aura une idée du charme de ma vie d'intérieur.

Si je n'avais pas mon chien « *Brinzingue* » et mon cheval « *Piment* » auxquels, dans mes jouissances de beauté, je dis des vers, je n'aurais aucun être en qui m'épancher. Ces animaux ne comprennent sans doute pas, mais ils sentent... Ce qui est rare même parmi les gens les plus huppés de notre pays.

Piment aime beaucoup Hérédia. Il goûte surtout les sonnets altiers, miroitants et sonores. Quand nous descendons de Pétionville, sans nous presser, à cause de la pente trop fatigante, je lui récite la *Trebbia*, *Après Cannes*, *Soir de bataille*, *Email*, *Médaille*, *les Conquérants*, *la Mort de l'Aigle*, alors il dresse ses oreilles et marque le pas au rythme des sons. *Brinzingue*, lui, préfère Verlaine, mais certains sonnets de Hérédia où les sentiments dominant l'éclat des images, le ravissent; le soir, lorsque, solitaire, je reste assis sous ma galerie à méditer, il vient se planter en face de moi, pose ses pattes de devant contre l'assise de mon fauteuil et appuie sa tête sur mes genoux. Je sais ce

que cela veut dire et je lui récite *l'Oubli*, la *Conque*, *Antoine et Cléopâtre*, *Vélin Doré*, et il est content, jouit délicieusement. Ce que je me garderais bien de faire quand je me trouve en compagnie, par exemple, de M^{lle} Clara Bergier, qui m'a déclaré avoir « horreur des vers ». Ce n'est pas sa faute à cette malheureuse si les mots n'arrivent pas à lui donner une vision de réalité lointaine et éblouissante...

Tout de même, quand un honnête homme passe ses journées devant les tribunaux à se débattre au milieu de toutes les impostures, il importe qu'en rentrant chez lui il trouve un agrément quelconque, — que « Piment » et « Brinzingue », malgré leur bonne volonté, ne sauraient lui donner.

Ma vie manque d'un intérêt humain qui m'oblige à y prendre goût et cet intérêt, une femme et des enfants peuvent seuls le constituer. Et M^{lle} Pretty, si intelligente, si fine, si gracieuse, me convient plus que je ne le puis dire. Elle est vive et sensible ; je suis compréhensif et un peu froid — extérieurement ; s'il y a deux êtres ici-bas faits l'un pour l'autre, c'est bien elle et moi. Ma chère maman, devant ma résolution de me marier, est d'avis que j'épouse M^{lle} Clara Bergier qui la flatte sans cesse. Clara est bien physiquement, s'habille avec élégance, mais n'a rien de ce qu'il faut pour donner du bonheur à un homme qui ne se marie pas uniquement par sensualité. Sans compter que la pauvre fille est menteuse et déteste son chez soi. Et je dis là ses moindres défauts.

Et puis, il y a une raison qui rend superflue toute manœuvre d'opposition de ma mère. j'aime Mademoiselle Pretty.

« Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire ou de dire beaucoup de choses, mais quand on est près, on est irrésolu. »

Cette notation est de Pascal, et pour ma part, je viens de l'expérimenter. Je suis resté toute la soirée, chez les Bergier, à tourner autour de M^{lle} Pretty, sans oser lui toucher un mot de ce que j'étais si résolu à lui dire, tout le temps que j'étais loin d'elle. Pascal donne l'explication de cet état d'âme : « Quand on est loin, dit-il, la raison n'est pas si ébranlée, mais elle l'est étrangement en la présence de l'objet : or pour la résolution il faut de la fermeté, qui est ruinée par l'ébranlement. »

C'est cela, c'est bien cela... et puis comme il le dit encore : « Dans l'amour on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre. »

Toutefois, à la fin de la soirée, j'ai pris mon courage à deux mains, comme on dit, et avec ce bel héroïsme des poltrons qui font leurs premiers coups de feu en fermant les yeux, j'ai déclaré mon amour à M^{lle} Pretty tout d'une traile, — comme un petit jeune homme. J'ai insisté particulièrement sur la pureté de mes intentions, fourrant le mot magique de « mariage » un peu partout. Elle m'a écouté en souriant, avec de la méfiance dans le regard. Comme je la pressais de me donner une assurance, elle s'est mise à dire que le mariage l'effrayait, qu'elle n'avait pas envie d'être esclave, qu'il fallait qu'elle réfléchît... Devant ces propos, mon vilain orgueil m'a dominé, et j'ai pris

mon ton cassant pour lui signifier nettement que si j'avais pris la liberté de lui exprimer mes sentiments, c'est parce qu'elle m'avait laissé entrevoir que je ne lui étais pas indifférent, et que je ne m'attendais pas du tout à des réponses vagues et faites comme en plaisantant, de sa part. — « Ne vous fâchez pas, m'a-t-elle dit, nous en recauserons. Il faut que je parle à mon père avant... »

La vérité est que M^{lle} Pretty ne me croit pas sincère, — elle me prend pour un de ces farceurs qui, pour arriver à posséder une femme qui les tente, promettent mariage, se fiancent même, et se retirent sous un prétexte quelconque sitôt qu'à la faveur de la confiance qu'ils ont su inspirer, ils ont assouvi leur désir — ou à peu près.

Si avec la conduite que j'ai toujours tenue, mes habitudes de réserve, ma vie de probité, M^{lle} Pretty a pu me croire capable de lui faire le *coup du mariage*, eh bien ! c'est Delhi qui a raison : on ne croit à l'honorabilité de personne dans ce pays.

J'en suis anéanti.

J'ai passé une nuit exécrable, et dès cinq heures du matin j'étais sur pied. Lu jusqu'à six heures Vigny. La *Mort au loup*, notamment a empli mon âme d'une jouissance âpre. Puis j'ai pris mon bain, expédié un déjeuner soigné, (maman ne me néglige pas, ça je le reconnais.) et je suis monté m'habiller. Après quoi, en route pour la Cathédrale ! Il y avait soule à ce mariage. Renazel était trop roide et Antoinette trop dégaagée. Beaucoup de jolies toilettes et quelques beaux chapeaux. M^{lle} Pretty était en rose pâle, robe délicieusement collante, le chapeau noir très grand, gants longs couleur chair. J'ai affecté de ne pas la voir malgré tout le mal qu'elle s'est donné pour que je l'aperçoive. Si elle s'imagine que je suis de ces hommes-chiens qui reviennent quand on les rebute, elle se trompe. Désormais je ne la *verrai* pas. Et s'il y a une chose dont je suis sûr, c'est que la montagne viendra à

moi. — C'est le Docteur Dantec et M^{me} Odarère, très en beauté, qui ont conduit les mariés à l'autel. Ce pauvre Dantec, sa profession ne doit plus lui rapporter grand'chose. Car tous ces gens dont il baptise les enfants ou conduit les noces, il est obligé de les soigner gratis. Il me disait, hier soir, combien il est déçû, lui aussi. Et puis, comme il a vieilli, Dantec! Il plie sous le poids des chagrins domestiques; — son mariage avec une demoiselle Laudouin n'a pas été heureux. C'est une malade; elle lui joue mille tours, — qu'il ignore ou affecte d'ignorer, pour des raisons à lui seul connues. Comme fiche de consolation, il part la semaine prochaine pour l'Etranger où il va représenter la République au Congrès de la Tuberculose qui doit se réunir dans le courant du présent mois, à Philadelphie, je crois.

Après la cérémonie nuptiale, j'ai félicité les nouveaux mariés à la sortie de l'Eglise, en m'excusant de ne pas pouvoir me rendre à la réception de chez les Bergier, — cela pour que je n'aie pas à figurer avec M^{lle} Pretty. Je suis persuadé que ça va l'embêter...

Et tandis que le défilé des voitures descendait la rue des Fronts-Forts, mon cocher prenait la direction de la rue Bonne-Foi où se trouve mon office. Des tas de gens m'attendaient — pas des clients, malheureusement. Mon clerc Dagobert paraissait furieux. — « Maître, nous sommes débordés ! » fulmina-t-il dès que je fus descendu de mon buggy. — « Vous savez bien que le samedi c'est toujours ainsi, — à quoi bon ces extravagances alors ? » répondis-je agacé. Et je pénétraï dans mon cabinet, — suivi de tous mes visiteurs, hommes, femmes, enfants, vieillards et... lépreux, réclamant des secours, comme si j'étais le directeur d'une assistance publique à côté. Il est certain que ce pays n'a jamais connu la misère avec l'intensité qu'elle sévit depuis quelque temps. Le pénible, se sont les formes cocasses, ignobles ou naïves que prend la mendicité.

De la douzaine de visiteurs qui encombraient mon

cabinet, je commençai par me débarrasser du lépreux — à tout seigneur tout honneur ! — puis j'expédiai le vieillard, un ancien « grand fonctionnaire », connu pour avoir été toujours un homme de bien, ce qui explique sa détresse. Le malheureux avait besoin de quelques gourdes pour payer une potion destinée à soulager sa fille malade et très certainement perdue. Je lui donnai l'argent avec toutes les marques d'égards possibles. Il en parut touché.

Le vieillard parti, je m'assis à mon bureau et un robuste gaillard à cheveux plats s'avança et me remit la lettre que voici :

« Port-au-Prince, le

« A M^c P. LAMBERT-TREVIER, *avocat*.

« Très cher Maître,

« C'est un de vos protégés qui s'adresse à vous, c'est un jeune malheureux qui a recours à votre bonté proverbiale. Je suis dans une situation effrayante pour un homme de condition sans argent comme sans travail. Je viens vous prier, cher maître, d'être généreux en me faisant avoir une paire de souliers pour pouvoir apporter le pain à ma famille. Huit gourdes pour vous, ce n'est rien ; pour moi c'est beaucoup, c'est la vie, je vous demande en grâce de me faire avoir ces huit gourdes, car regardez mes pieds. Supposons que c'est pour un mort. Sauvez-moi, car je ne suis pas ingrat. Regardez mes pieds.

« J'escompte votre bonté, et vous prie de recevoir mes respectueuses salutations.

« Votre obligé.

« DARIUS A. DUTEMPLE. »

« P. S. — Mes amitiés à vous sans oublier la famille, et que *tes vœux* et *tes désirs* s'accomplissent.

D. A. D.»

Après que j'eus achevé cette édifiante lecture, je m'adressai à notre jeune homme en ces termes :

— Vous direz à celui qui vous envoie que mes moyens ne me permettent pas...

— Pardon ! éclata le robuste jeune homme à cheveux plats. c'est moi qui ai écrit cette lettre : *regardez mes pieds !*

— Ah ! diable, c'est juste... Vous êtes un parent de M^{me} Achille Dutemple, sans doute ?

— Je suis son fils.

— Oh ! très bien, je vous connais de réputation... (Je savais qu'il avait battu sa mère, cet imposteur qui demandait des souliers *pour pouvoir apporter du pain à sa famille !*)

Et je repris, désirant par-dessus tout l'envoyer promener :

— Mon ami, je regrette de ne pouvoir mettre à votre disposition qu'une gourde.

M. Darius Dutemple parut méditer profondément, puis dit :

— Donnez-moi toujours la gourde.

— Tenez, mon ami.

Et je lui remis deux pièces de cinquante centimes nickel.

Il me serra la main avec dignité, puis se retira, non sans m'avoir recommandé, d'un petit air négligé, de présenter ses meilleurs compliments à ma mère.

Puis ce fut le tour d'un petit garçon tout souffreteux qui me tendit ce billet : « Maître, ayez la bonté de m'envoyer un petit secours. Hier j'ai passé la journée à *juin*, avec trois enfants ; et toute la nuit j'ai été très indisposée. Sauvez-moi, je vous en prie. *Dieu vous le rendra pour moi dans le ciel*. Je vous salue.

Veuve X »...

Trois ou quatre autres petits garçons me présentèrent des billets dans le même sens. Je leur donnai à chacun cinquante centimes. Il ne restait plus qu'une

vieille femme avec une fillette, une jeune femme décharnée et un jeune homme bronzé d'aspect hautain qui se tenait à l'écart. La jeune femme décharnée m'offrit son cœur contre la valeur d'une gourde, — je refusai poliment le cœur et lui donnai la gourde. La vieille femme m'offrit la fillette pour dix gourdes, — je refusai également et lui lâchai une gourde, sans lui faire de sermon. A quoi bon ?

Enfin le jeune homme d'aspect hautain s'approcha et se nomma :

— Je suis monsieur Brissot Philippe, bachelier en droit et vice-président du cercle « *La Gracieuseté* ».

— Ah !...

— C'est avec une vive joie, reprit M. Brissot Philippe, que les membres de la « *Gracieuseté* », guidés par un noble sentiment, se sont fait l'honneur de vous choisir comme membre protecteur de leur société depuis plus d'un mois déjà.

— Ah ! Ah ! exclamé-je, — le voyant venir.

— Nous pensons, continua M. Brissot Philippe, nous pensons que vous ne nous refuserez pas votre concours moral, — car nous savons qu'il nous est acquis d'avance, vu que vous êtes un amant du Beau, — mais nous comptons sur votre concours matériel pour nous aider à atteindre le but que nous avons visé, — but consistant dans la propagation des saines idées morales afin de tirer notre cher et malheureux pays de l'ornière où il s'enlise... Les membres protecteurs payent dix gourdes.

— Ah ! Ah ! Ah ! m'écriai-je, — vivement touché par la botte, — mais cela ne m'est pas possible, cher monsieur, et je vous assure que vous avez tort de me traiter comme un bénéficiaire de faveurs gouvernementales.

— Donnez cinq gourdes pour en finir, émit M. Brissot Philippe du ton d'un grand seigneur qui n'a que mépris pour le vil métal.

— Pas davantage, fis-je. Si vous voulez accepter cinquante centimes...

Blessé, M. Brissot Philippe se redressa, roide comme un pilier de temple égyptien.

— Monsieur ! gémit-il dans une sourde colère.

Je ne bronchai pas.

Soudain, les traits du Vice-Président de la *Gracieu-
seté* se détendirent, son corps se dégela, et une main s'allongea dans la direction de mon bureau. Et M. Brissot Philippe susurra :

— J'accepte.

Sans lui dire un mot, je déposai dans sa main ouverte, un nickel.

— C'est pour l'œuvre ! s'écria M. Brissot Philippe, avec explosion.

Et il s'en alla, dans l'attitude d'un apôtre incompris qui se sacrifie.

Tel fut mon samedi. Quelle amertume !

Durant toute la soirée, j'ai lu Pascal, mon cher grand Pascal qui, de tous les moralistes du dix-septième siècle, a su seul bien parler de l'amour, — sans doute parce qu'il est mort vierge. On ne parle bien que de ce que l'on ne connaît pas.

Ce matin, tandis que je fumais une cigarette devant ma porte, en regardant passer de gentilles personnes et d'horribles mégères qui allaient à la messe ou en revenaient, mon voisin le sénateur Bergier qui était assis sous la galerie de mon autre voisin le général Augias Saint-Brun, m'a appelé: « Maître, deux mots ! » J'allai les trouver. Ils parlaient politique. C'est-à-dire que Bergier parlait... Quant à Augias, son éternel feutre sur l'oreille, il écoutait, tirant une bouffée de son *américain* de temps en temps et crachant avec ostentation à chaque pause du sénateur. — « Que pensez-vous de la situation » ? s'écria Bergier, à voix basse, quand je fus assis. — « Mais rien du tout », répliquai-je avec fermeté. Là-dessus, tout un discours biscornu du sénateur. Ce qui l'inquiète, c'est l'*attitude* du vieux Président. « Que va-t-il faire ? Quelle est sa pensée intime ? Donnera-t-il le pouvoir à celui-ci ou à celui-là ? Mystère. Oh ! l'avenir... l'avenir ! » M. Bergier s'étant ainsi exprimé, Augias pour toute réponse émit un « ah ! » puis un « eh ! », tira un crachat du plus profond de son creux et le lança à sa droite avec autorité. Moi, je gardai un silence calculé, parce que, il y a longtemps que je suis les allures du général, — lesquelles m'ont paru singulièrement louches.

D'autre part, j'estime qu'en général, il n'y a pas lieu de s'occuper de ce que *seront* nos gouvernants, — par la raison que leur unique préoccupation est de vivre au jour le jour. Les prévisions lointaines sont la caractéristique des peuples très civilisés. On peut même

dire que les civilisés sont ceux qui prévoient et les sauvages ceux qui ne prévoient pas. Comme je me livrais à ces méditations, le voisin d'en face, Yoyo, si familier et si misérable, traversa la rue et vint se joindre à nous. Il commença par chuchoter quelques fausses nouvelles d'un vague à dormir debout puisées dans son pauvre cervelet. Et pour clore la série, il ajouta : « Aquin n'est pas tranquille. » Puis il a parlé de son influence au Bel-Air, — comme si le Bel-Air avait une importance quelconque. Toute cette peine que le malheureux se donne pour qu'on compte un peu avec lui, vient de ce qu'il a besoin d'une place. Ayant été fonctionnaire, il ne peut plus être que cela. Quand on constate les conséquences horribles pour une famille de ce fait que son chef a été révoqué, on en arrive à souhaiter que les Présidents ne fassent pas ce qu'on appelle des réformes, — sinon qu'avec infiniment de précautions. La femme de Yoyo et ses deux filles, bien qu'elles cousent du matin au soir, ne parviennent pas à joindre les deux bouts, comme on dit, — d'ailleurs l'excès de travail et l'extrême misère les ont rendu phthisiques. Quant à Yoyo, l'espérance seule lui permet de supporter la vie. Il égrène ses journées dans l'entrebâillement de sa porte, en une tenue sommaire, à regarder passer les gens, et à interroger quiconque est une connaissance, sur les dernières nouvelles. Il place tous ses espoirs dans un cataclysme qui persiste à ne pas se produire ; il « fait de la politique », — c'est-à-dire que chaque soir il vient tenir compagnie au général Augias sous la galerie de celui-ci. Yoyo vante le général, puis se vante lui-même, après quoi il aborde la question du jour laquelle consiste généralement dans un tas de nouvelles enfantines qu'il imagine. Heureusement encore que la mission wesleyenne paie ses loyers, sans cela...

Le pauvre Yoyo ! Il a parfois des plaintes touchantes : — « On m'a dit, si vous voulez obtenir une place, flattez les puissants, mettez-vous à plat ventre et vous

finir par décrocher quelque chose. Je me suis mis à plat ventre, j'ai dépassé en flagorneries les plus impudents exploiters de la sottise humaine, malgré cela, on ne me donne rien.»

Le fait est qu'au Palais, on ne veut pas entendre parler de lui. Poussé par moi, le sénateur Bergier avait tenté une démarche en sa faveur : « Yoyo ! s'est écrié Damon, mais c'est un être très dangereux ! Nous avons de très mauvaises notes sur lui ! Je vous dirai même que c'est un de ces mauvais éléments que le gouvernement surveille de près. Nous avons l'œil sur ses menées au Bel-Air. En attendant, je ne vous conseille pas de citer son nom devant le Président. » Bergier, qui est une âme vile, n'a pas osé défendre Yoyo en disant l'humble vérité, qui est que Yoyo est un misérable fonctionnaire révoqué sans raison et qui demande un morceau de pain... Sitôt que le sénateur m'a répété les propos que je viens de rapporter, je me suis dit à moi-même : « Quelqu'un, habitué à causer avec Yoyo, répète au Palais les pauvres paroles sans conséquence du malheureux... Il y a de l'Augias là-dessous... Il n'y a qu'Augias pour dénoncer Yoyo... Il n'y a qu'Augias pour chercher à spéculer sur cette infortune. » Et le mot habituel du dit Augias m'est revenu à la mémoire : « *La politique n'a pas d'entrailles !* » Et le malheur, c'est que je ne puis pas mettre Yoyo en garde contre le général, parce que sa confiance en Augias est sans bornes. Il en profiterait pour faire la cour à celui-ci et ne manquerait pas de lui faire remarquer que je veux *les diviser*. Et me voilà exposé comme instigateur dans une affaire de couleur. Aussi je garde le silence, — le grand silence indispensable dans ce pays à quiconque veut vivre en paix...

En rentrant à la maison, j'ai passé le reste de la matinée à lire une étude de M. de Vogué sur les exploitations de l'Afrique et mon cœur s'est rouvert à une admiration émue pour le grand Anglais Livingstone.

Pourquoi l'admiration verbale des Haïtiens va-t-elle à des politiciens comme Grégoire, Schœlcher, à un déclamateur comme Charles Sumner, à un fanatique, neveu et cousin d'aliénés, comme John Brown dont la tentative puéride de prise d'armes en faveur des noirs américains esclaves nous ferait sourire s'il n'en avait pas été victime, plutôt qu'à Livingstone? M. de Vogué a bien parlé de lui: «Livingstone, écrit-il, a ressuscité de nos jours le type des apôtres qui civilisèrent le monde barbare, qui reçurent pour ce bienfait le nom de *saints*, à l'époque où les peuples traduisaient ainsi leur reconnaissance.

« Elle ne déparerait point les *Acta sanctorum*, la scène sublime qui se passa le 1^{er} Mai 1873 sur la rive déserte du lac Banguéolo, dans cette cabane où l'apôtre consumma son sacrifice. Seul, oublié du monde, terrassé par la fièvre après trente ans d'étude et de prédication, il avait sen'i venir l'heure. Il n'appela personne, il ferma son livre, se mit à genoux, et mourut en priant pour son Afrique; ses noirs trouvèrent au matin leur rédempteur agenouillé, doucement endormi dans sa prière. »

Ab! quelles magnifiques et intéressantes conférences à faire que les analyses des ouvrages de Livingstone, de Barth, de Stanley! — la forêt vierge dont parle Stanley, dans laquelle il marcha cent soixante jours sans apercevoir la lumière du soleil, — comme cela vous fait songer tout de même!

L'Afrique exercera longtemps encore une attraction étrange sur l'imagination humaine — l'Afrique où règne « cet affreux soleil éleveur de monstres, comme dit Victor Hugo, exagérateur de fléaux qui change le chat en tigre, le lézard en crocodile, le pourceau en rhinocéros, l'anguille en boa, l'ortie en cactus, le vent en simoun, le miasme en peste. »

C'est bien ce soleil-là qui nous éclaire et qui entretient des monstres dans nos cœurs, — sinon au grand

jour. Et c'est lui qui nous fait tant nous haïr, sans doute...

Après déjeuner, vers les deux heures, visite de Delhi. Il vient me demander de la part d'Icard, le Doyen, si je n'accepterais pas la charge de commissaire du gouvernement près le tribunal Civil. J'ai dit non. Et j'ai exposé mes raisons à Delhi qui les a approuvées. Mon cabinet étant prospère, j'y perdrais trop en acceptant une fonction publique. Icard voudrait voir la Magistrature composée, autant que possible, de tout ce qui compte au barreau, c'est là un sentiment qui l'honore, (c'est Icard qui a fait nommer Brion en Cassation;) mais, vraiment, pour ce qui me concerne, je trouve l'idée du Doyen bizarre. — « Je t'en ai parlé, m'a dit Delhi, parce qu'on m'a demandé instamment de le faire, mais j'étais sûr que tu refuserais. » — « A la bonne heure alors. » Et le bâtonnier s'est mis à m'entretenir de Karl Marx et du livre de celui-ci: le *Capital*. Delhi aime à s'éprendre ainsi des cerveaux solidement constitués. Pendant un temps il ne lâchait pas Descartes d'une semelle, puis ce fut le tour de Bossuet à qui succéda Joseph de Maistre. Aujourd'hui l'engouement est pour Karl Marx. Le tour d'Auguste Comte approche, je le sens.

Vivant en contact perpétuel avec des esprits hors ligne, Delhi a pu se maintenir dans les hautes régions de la pensée: de là son caractère élevé et son dédain réel des affaires; c'est en somme Paul Hylas qui a la charge du cabinet du maître. Au premier coup de trois heures, il s'est levé non sans jeter coquettement un regard sur la glace, en passant les doigts dans ses cheveux autrefois si noirs et sur lesquels il commence à neiger, puis il est sorti sous la galerie et là, après cinq minutes de causerie, il s'en est allé. Pendant qu'il s'éloignait dans son buggy, je me suis surpris à répéter le mot que je trouvais si ridicule dans la bouche de Lamertume: « C'est un bel Haïtien que M^e Delhi! »

Mon dimanche est bien rempli décidément, — depuis six heures du matin, je n'ai pas une minute à moi. Aussi, Delhi parti, je me suis jeté dans une do line que j'ai placée tout près du corridor, afin que je pusse recevoir en plein visage les bouffées du vent d'ouest qui soufflait. Et tout doucement, je me suis laissé aller à songer à ma vie de travail et d'honneur, — s'écoulant sans le parfum d'un amour ni l'ombre d'une protection. Et je me rappelais mon enfance d'abord joyeuse, puis infiniment triste, l'affection exquise de mon pauvre père, mort si tragiquement dans les inutiles événements de ce pays sans en avoir été même un acteur (*) — quand tout à coup, au moment où mes paupières commençaient à s'alourdir, on frappa trois petits coups secs à la porte. J'allai ouvrir. C'était M^{lle} Pretty. — « Vous! » — « Mais oui. M^{me} Etienne n'est pas là? Si, si, je vais l'appeler. » Je montai auprès de ma mère qui dormait, je dus la réveiller. — « Le temps de m'habiller et j'arrive, » me dit-elle, et je descendis tenir compagnie à M^{lle} Pretty. Elle était gentille à croquer avec son corsage brolé blanc, sa jupe trotteuse couleur tabac et ses bas et souliers de même couleur. J'avais une envie folle de la saisir dans mes bras et de l'embrasser jusqu'à en mourir, mais grâce à ma faculté de me dominer, et surtout grâce à ma rancune contre elle, j'affectai une indifférence parfaite et ne pus m'empêcher, en moi-même, de penser : « La montagne est venue à moi. » Cependant, je sentais tout ce que mon silence avait d'inconvenant. — « Et vous allez bien? » demanda-t-elle, pour dire quelque chose.

ELLE. — A merveille. Je ne vous ai pas vu hier, au mariage?

Moi. — J'y étais.

ELLE. — Pas à la maison toujours?

Moi. — Non. A l'Eglise seulement, il me fallait des-

(*) Voy. *Romulus*.

cendre à mon cabinet; hier était samedi, jour du courrier, et la correspondance prend toute ma journée.

ELLE. — Ah!... il me semble que vous auriez pu venir un petit quart d'heure à la maison, tout de même.

MOI. — Certainement, j'aurais pu. On peut toujours. Mais je n'ai pas voulu.

ELLE. — Pourquoi? Parce que, sans doute, il vous déplaisait de me rencontrer?

MOI. — « Déplaisait, » non. Coûtait, peut-être!

ELLE. — Ah! Eh bien! vous m'avez fait de la peine.

MOI. — Et vous, ne m'en avez-vous pas fait l'autre jour?

ELLE. — Ce n'est pas la même chose.

MOI. — C'est la même chose. Il n'y a pas deux souffrances quand le cœur est atteint.

ELLE, *narquoise*. — Ah! vous avez une maladie de cœur?

MOI. — Non.

ELLE. — Qu'est-ce que vous dites alors?

MOI. — Rien.

ELLE, *désemparée*. — Oh!

(*La voix de ma mère, de l'étage supérieur: — « Paul, je ne puis pas descendre, tant je suis incommodée, dis à Reine de monter me trouver. »*)

MOI. — Vous avez entendu, M^{lle}... voici l'escalier.

ELLE, *rougissant*. — Vous ne venez pas?

MOI. — A quoi bon?

ELLE, *implorant*. — Oh! venez, je vous en supplie.

MOI, — *lui prenant la main et ne sachant plus ce que je dis*. — Je vous suivrai au bout du monde. (*Silence. Frôlement dans l'escalier. Je lui baise la paume de la main. Nous frissonnons tous deux. Je la respire délicieusement. Pour la première fois de ma vie, j'éprouve une sensation toute de douceur et d'infinie tendresse. La visite dure une heure. Quand elle s'en va, elle m'invite à l'aller voir de temps en temps.*)

Je sens mon âme déborder depuis hier. Cette joie qui se dilate en moi, ce doit être le bonheur...

—Plaidé ce midi en Cassation, ministère public conclut dans mon sens. — Le tribunal civil a, de son côté, rendu un jugement en ma faveur dans l'affaire Matibois. Ça va bien. Il est évident que si notre Magistrature laisse parfois à désirer, cependant, en général, elle ferait honneur à n'importe quel pays civilisé.

VII

Messieurs Kerner, de New-York, m'ayant chargé, le mois dernier, de poursuivre la maison G. Poren d'ici, pour le recouvrement d'une valeur assez ronde, j'avais écrit à ces Messieurs une lettre détaillée pour leur expliquer que les affaires de la maison Poren n'étaient qu'embrouillées momentanément et qu'il valait mieux en arriver avec elle à un arrangement à l'amiable. Le conseil de la maison J. Kerner & Co, qui certainement n'a pas une idée bien nette des affaires de ce pays-ci, n'est pas de mon avis; il insiste pour que j'intente le procès à Poren, — croyant que la maison Kerner a tout à gagner une fois que Poren sera mis en faillite. Quelle absurdité! Je viens d'écrire de nouveau à MM. J. Kerner et j'espère que cette fois ils me comprendront, — car je ne suis pas resté avec eux dans les termes généraux. Croire que la mise en faillite d'un débiteur puisse, en Haïti, profiter au créancier, quelle aberration! Ces gens-là ne connaissent pas le pays, oh! pas du tout, — et s'ils persistent dans leur idée de procès, je suis décidé à aller passer huit jours à New-York pour les mettre au fait, — car c'est six mille dollars que le règlement de cette affaire me rapportera. Il n'y a pas à badiner.

J'ai passé la soirée chez les Pretty. Le père, anglais né en Haïti, me paraît un personnage très intéressé. Il n'a pas l'air d'aimer beaucoup les Haïtiens, bien que sa femme soit haïtienne. La mère, elle, est ce qu'on appelle une « bonne personne », toute à son ménage, di-

vinisant sa fille et pliant sous le despotisme de son mari. Elle parle tout le temps et un français désespérant ; je l'ai trouvée ce soir se plaignant de ce qu'elle n'avait pas pu mettre la main sur sa *graine* de pantoufle qu'elle venait de chercher *tout partout*. Mais ça m'est égal. C'est Reine que j'aime et non ses parents. Et Reine ne leur ressemble pas du tout. Elle a été très affectueuse pour moi toute la soirée.

Monsieur Pretty m'a dit que M^e Martinet (son oracle) lui a affirmé que j'avais une bonne situation et beaucoup d'*avenir*, — entendez par là avenir politique. J'ai feint de ne pas comprendre ce qu'il voulait dire et j'ai parlé de la nécessité où je pourrais bien me trouver prochainement de partir pour New-York si certaines explications que j'ai données à la maison J. Kerner & C^o, dont je suis l'avocat, n'étaient pas approuvées par le conseil de la dite maison. Cette déclaration a gelé Reine, mais Monsieur Pretty en a eu comme un éblouissement. Quel plat bonhomme !

Mon clerc Dagobert m'a encore joué un tour. D'une valeur que je l'ai envoyé toucher de Belermann, il a distrait onze gourdes. Quand il a vu que j'étais fixé sur son compte, il a fait des aveux complets — dans l'espoir que son apparence de sincérité m'aurait touché l'âme. Mais comme c'est la seconde fois qu'il me vole, je lui ai déclaré que je mériterais mon propre mépris si, par faiblesse, j'allais m'exposer à être volé une troisième fois par lui et je l'ai renvoyé brutalement. Dire que Dagobert est un de ces écrivassiers qui déclament sur la morale dans les journaux et qu'un de ces matins nous le verrons transformé en personnage et meneur d'un gouvernement. Et après, nous lirons quelque article d'un Brissot Philippe pour nous exhorter à aller de l'avant, en nous montrant l'exemple de l'ascension de Dagobert comme le triomphe du vrai mérite.

Le bouquet, c'est cette lettre, écrite dans une langue

inconcevable, que Dagobert a eu l'impudence de me faire tenir cet après-midi :

« A M^e PAULÉMON LAMBERTI TRÉVIER, *avocat.*

« En Ville.

« Mon cher Maître,

« J'ai bien appris la triste nouvelle qui a plongé mon âme dans une mer d'inquiétude d'où je ne puis sortir que pour vous faire mes plus chauds remerciements. Ainsi donc, je m'y attendais bien. Ce qui me rend heureux, c'est de vous avoir laissé *sine macula*, ce dont je m'enorgueillis fort. Je savais très bien que vous ne m'auriez pas gardé d'après quelques aperçus qui m'ont ouvert un horizon indu et très large d'où je n'ai vu que tempête désolante marquée de trombe staturnaire. Dès lors j'ai compris que mon existence dans votre cabinet allait être éphémère et que les pétales encore ternes de ma jeunesse allaient se replier sur elles-mêmes, en attendant de nouvelles étapes. J'étais déjà perplexe quand vous m'avez instruit de mon cas, et aujourd'hui une nouvelle confirmation me terrasse comme si j'assistais au funèbre festin de Balthazar. Mais pour l'actualité (*alea jacta est*), je puis bien répéter les paroles du célèbre preux athénien : « O Athéniens, souvenez-vous de Marathon ! »

« S'il vous plaît, Maître, veuillez remettre au jeune Colomb Jules, porteur de la présente, quelque chose pour me permettre de liquider certaines dettes contractées avec certains personnages marquants.

« Recevez, Maître, mes remerciements anticipés.

« Je suis votre ancien serviteur et ami.

« Ne Varietur.

« Tibi.

J. J. M. DAGOBERT FILS, *av.* »

Voilà. Il m'a volé, je l'ai chassé et il m'écrit cela. Demain il pillera la caisse publique et se posera en

réformateur de l'Etat. Ce n'est pas là du culot ni de l'inconscience, il s'agit tout uniment de trouver un terme nouveau pour caractériser une pareille mentalité.

J'ai fait une découverte ce matin. Une femme de Kenscoff qui a l'habitude de nous venir vendre des fraises, avait dans le fond de son panier des violettes, — deux petits bouquets que j'ai achetés immédiatement. Elle a été si contente de la gourde que je lui ai donnée pour ces fleurs exquises qui lui paraissaient peu attrayantes, qu'elle a pris l'engagement de m'en apporter toutes les semaines pendant la saison. Je me suis empressé d'envoyer les deux minuscules bouquets à M^{lle} Pretty avec ce billet :

« Mademoiselle,

« Voici des petites fleurs très rares que je vous envoie, — rares comme vos yeux et sentant discrètement bon comme vous. Je vous aime.

« Je baise vos jolis doigts. — Oh ! bien respectueusement.

« Votre esclave

P. L. T. »

• Elle m'a répondu ceci au crayon sur un morceau de carton parfumé : « Les violettes m'ont charmée, le petit mot m'a ravie. Merci ! » C'est tout, et cela a failli me rendre fou ! Quel sentiment mystérieux tout de même que l'amour ! Qui m'aurait dit qu'un jour une pression de main, un billet au crayon sans signature, m'eussent fait ressentir une émotion si profonde, si douce. Cette émotion-là, c'est tout l'amour. Le reste n'est rien, puisque le reste amortit au contraire la divine sensation qu'est le désir... J'ai vécu cette journée comme dans un rêve et j'ai travaillé sur mes dossiers sans ennui.

En rentrant chez moi cet après-midi, à cinq heures,

Mlle Pretty était à son balcon avec au corsage un de mes bouquets de violettes. J'ai eu l'impression que mon cœur se fondait... J'ai échangé avec ma bien-aimée un salut d'autant délicieux que *personne ne sait*.

J'ai passé la soirée assis sous ma galerie à faire d'impossibles rêves, en recevant les caresses de la brise bienfaisante. Tout d'un coup quelqu'un a surgi devant moi, dans l'obscurité: c'était Yoyo.

— Mon cher Paul, m'a-t-il dit, j'ai une communication de la plus haute gravité à vous faire.

— Qu'est-ce?

— Entre nous, n'est-ce pas? Con-fi-den-tiel-le-ment.

— C'est entendu.

Yoyo prit une pause, puis égrena à voix basse ceci:

— Léogâne n'est pas tranquille.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Mais où diable prenez-vous des histoires pareilles?

Yoyo se pencha vers moi et marmotta d'un air d'importance:

— Je tiens la nouvelle d'un BLANC!

C'était sans réplique... Pauvre Yoyo!

— Vous avez du tabac là? me demanda-t-il brusquement.

— Mais oui, — et je lui tendis mon paquet de scarferlati ouvert un instant auparavant qu'il me remit à sec. Après quoi il partit retrouver son ami Augias avec qui il a conféré le reste de la soirée. Il fait de la politique.

En attendant, la vision incessante de Reine me tourmente tellement qu'à minuit je n'avais pas encore fermé l'œil. C'est un terrible maître que l'amour! Dire qu'il y a des gens qui passent leur existence à aimer tantôt l'une, tantôt l'autre. Ceux-là ont du *fiel*, comme dit le populaire.

Journée d'affaires, de chaleur excessive et de pous-

sière intensive. J'ai à peine eu le temps de penser à Reine. Ah! ce soleil! C'est lui qui tue l'amour, détruit le patriotisme, empêche le progrès, corrompt les gouvernements. Comme M. Maurice Barrès a raison quand, à propos de Séville, il s'écrie: « Le soleil empêche de se souvenir et de prévoir et il enferme dans la sensation momentanée ». Cette notation pourrait servir d'épigraphe à l'étude de l'homme dans notre société. De *l'homme* .. quel euphémisme!

Mon nouveau clerc s'appelle Mac-Mahon Louis. Je le soupçonne d'être un coquin. Il parle tout le temps de sa dignité.

VIII

J'ai encore passé la soirée d'hier chez les Pretty d'où je suis rentré avec le désespoir au cœur. J'ai l'impression que Reine ne m'aime pas. Évidemment elle veut bien de moi pour mari, m'a fait mille amabilités, — mais *je ne me retrouve pas dans ses yeux*. Une femme qui aime a des yeux particuliers. Quand M^{me} Orceel regarde Lionel Brion et quand Nelly Taran voit Delhi, leurs prunelles s'allument et reflètent leurs bien-aimés. Dans le regard de Reine, je discerne tout, excepté moi. Je ne suis pas un homme aimé, mais un parti accepté. C'est pénible.

En somme, pourquoi n'ai-je jamais inspiré d'amour à personne ? Serait ce parce que je ne suis pas assez entreprenant ? Mais Delhi ne l'est pas plus que moi, cependant Nelly Taran a envoyé promener son mari rien que pour pouvoir être tout à son ami : (il est vrai que Delhi ne lui en a pas su gré et n'en est que plus aimé.) Je n'en demande pas tant, mais je voudrais au moins surprendre un élan chez Reine. Quand je la quitte, jamais elle ne me dit ce mot si commun en amitié : « A quand ? » C'est là l'indication qu'elle n'est nullement tourmentée du désir de me revoir...

Dieu ! que je souffre ! Comment ai-je pu laisser mon cœur se prendre dans l'étau d'un tel amour ? Comment mon orgueil ne m'a-t-il pas protégé contre cela comme il m'a protégé contre l'ambition ! Mystère. Non ! il n'y a pas là de mystère, je suis un homme faible. Voilà tout.

Toi aussi, admirable jeune homme, o Blaise Pascal !

as eu le cœur mordu par la passion fatale, mais sectateur farouche d'une croyance pessimiste, tu t'es dit que l'homme étant placé sur la terre pour expier le crime originel, tu avais pour devoir d'extirper de toi l'amour charnel et tu l'as arraché de ton cœur saignant et l'as offert en holocauste au Dieu dur dont l'image terrifiait ton âme janséniste. Tu étais un homme de foi, toi, un héros! Tu n'avais aucune attache pour ceux que tu aimais et tu ne voulais pas non plus que les autres en eussent pour toi. Tu avais su élever ton âme si haut que personne ne pouvait te faire ni du mal ni du bien. Aussi quand tu perdis une sœur chérie qui était une sainte comme tu étais un saint, tu ne versas pas même une larme et tu ne dis pas un mot, sinon celui-ci rapporté par ton autre sœur Gilberte, si digne de toi : « Que Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir! »

Et ta vie ne fut que souffrances de toutes sortes : souffrances de l'âme, du cœur, du corps... Le Dieu que tu adorais, ta raison que tu domptais le réprouvait ; la femme inconnue que tu as aimée ne t'a pas aimé, à la honte éternelle du sexe inférieur qui ne s'éprend que du banal ; et tu t'épuisais de langueur, et ta pauvre tête éclatait sous l'action de perpétuelles migraines et tes entrailles se convulsaient dans la lancination d'atroces douleurs et ce fut à peine si tu pouvais absorber un peu de nourriture sous forme de liquide chaud que l'on t'introduisait goutte à goutte dans la gorge...

Devant toi, Maître, je m'incline humblement et je te demande de m'apprendre à dominer mes instincts, à me pénétrer de la Charité, afin que j'arrive à supporter noblement l'existence.

Pourtant, toi aussi, tu as été le jouet du Destin. Ta vie de renoncement et de sacrifice, tu l'as vécue pour gagner l'immortalité. Tu l'as gagnée, en effet, l'immortalité, non pas comme tu l'avais cru, par l'accession de ton âme dans le giron de Dieu, — ce qui est un rêve ;

mais par l'action de ton œuvre écrite. La publication de tes *Provinciales* a marqué une époque dans l'évolution de la langue française et en écrivant tes *Pensées* tu as consolé et consoleras les hommes tant qu'il y aura des hommes qui penseront et que la vie torturera. Si tu t'étais contenté de souffrir et de chercher en gémissant sans écrire, c'est-à-dire sans agir, ton existence serait ignorée aujourd'hui et ta chair pourrie se serait mêlée à la terre maternelle comme tant d'autres chairs d'hommes qui aimèrent, souffrirent et moururent obscurément, sans que personne se soucie d'eux au bout de quelques heures...

Et voilà comment tu es immortel et voilà comment, bien que ton corps périssable ait été anéanti depuis deux siècles et demi, ton âme que tu as laissée dans tes livres, fortifie un misérable avocat sans croyance, — cela à deux mille lieues de la douce France... Merci, ô mon bienfaiteur !

Grâce à Pascal, je me suis réveillé l'âme sereine.

Plaidé ce matin un référé. La chose était si simple que j'ai eu gain de cause sans effort. Il s'agissait de dégager la plus grande partie des titres six d'un client sur laquelle Malsoin avait pratiqué une saisie pour une valeur insignifiante.

Cet après-midi je suis resté assis sous ma galerie sans donner face à la maison des Pretty. Reine était à son balcon et paraissait très agacée. En somme, elle ne m'a rien fait et je sens tout l'odieux de ma conduite vis-à-vis d'elle. Vers six heures, elle m'a envoyé demander si je ne traverserais pas ce soir. J'ai répondu que... oui. Voilà. Et c'est nous le sexe fort !

Elle était seule sous sa galerie quand une demi-heure plus tard je traversai et nous avons eu une petite explication. Ce qui la tracasse, c'est l'idée que je puis partir pour New York d'un moment à l'autre. De là l'espèce de froideur qu'elle m'a témoignée hier soir. Je lui ai demandé pardon d'avoir eu à del'indifférence

de sa part. Indifférente! — Là-dessus cuise de laimes et paroles charmantes qu'elle me dit. A mon tour, je deviens lyrique et je ne sais pas comment se fut terminée cette scène exquise si Madame Pretty n'était pas survenue à la seule fin de nous faire des confidences sur la mauvaise foi de sa cuisinière qui venait de rentrer sans certain poisson sur lequel la chère dame comptait. J'opinai contre la cuisinière, comme bien l'on pense. Madame Pretty trouva que j'étais un homme de sens, — et la soirée se passa ainsi à parler poisson et cuisinière, — malgré les efforts de Reine pour changer ce sujet de conversation. Monsieur Pretty, lui, avait ses rhumatismes; — ce qui nous a privé de son contingent. Enfin! . .

J'ai eu à entendre aujourd'hui de bien singulières confidences de la part de M. le sénateur Allidor Désiré, président du Grand Corps. En sa qualité de tuteur des enfants de feu Cicéron Lapière, j'ai dû le poursuivre en règlement de comptes, — car il a mangé le patrioine qu'il s'était chargé d'administrer. Quand il a vu que je ne badinais pas avec lui, il m'a fait proposer par Maximilien Delangle, son avocat, une transaction sur procès que je me suis empressé d'accepter. C'est chez moi un principe de ne jamais refuser de transiger, — et pour causé. Comme avec Delangle les choses ne traînent jamais en longueur, l'arrangement s'est vite fait, et M. Désiré avait versé les deux premiers termes, il y a trois mois. Mais voilà que pour le troisième terme échu depuis six jours, il se fait tirer l'oreille. Je suis allé le voir ce midi, et ma foi! je l'ai malmené quelque peu. Vous croyez qu'il s'est fâché? Oh! que non pas. Il a pris cela à la papa.

— Mon cher Paulémon, m'a-t-il dit, vous ne pouvez pas vous imaginer les tracas que je suis en train de passer pour recouvrer une misérable somme de mille dollars... On a monté le Président contre moi... Pourtant j'ai rendu d'immenses services à ce monde :

Ah !... Il faut savoir !... Il y a cependant des choses qu'on ne peut pas demander à un homme de faire... On m'a demandé de faire un faux... J'ai fait le faux... Ah ! mon cher, vous croyez que la politique haïtienne est une petite affaire ! Il faut avoir les reins solides *oui* et l'estomac résistant pour s'atteler à pareille besogne... J'ai donc fait le faux... Un jour Damon m'a dit : « Mon cher Altidor, ajoutez quatre mille dollars dans les crédits supplémentaires *déjà votés*, il y aura mille pour vous. » Après la session, il envoie quelqu'un me notifier de mettre plutôt cinq mille... Comme j'ai un réel doigté dans ces choses, je mets les cinq mille... Eh bien ! voulez-vous croire, mon cher Paulémon, que tous les intéressés ont touché leur part et que mes mille dollars à moi ont été donnés à un autre... Ce n'est pas *juste* ! Concevez-vous une abomination pareille ? Mais on ne sait pas peut-être jusqu'où je puis aller ! Je ferai un scandale épouvantable... Déjà vous n'êtes pas le premier à qui je raconte l'histoire... En attendant, mon cher, je vous paierai samedi le troisième terme de l'arrangement-Lapierre. »

C'était tout ce qu'il me fallait Et je pris congé de ce haut personnage.

Comme je causais avec Delangle ce midi, dans mon salon, j'ai entendu soudain un grand bruit de voix au dehors.

- Je vous dis que je ne suis dans rien !
- Marchez donc, mon *chère*.
- Je vous répète que je suis un ami du gouvernement.
- Fouillez *n'homme-là* !
- Mais, Messieurs...
- *Brottez* moi ce perturbateur au Bureau Central.

Je sortis sous ma galerie et constatai que c'était Yoyo qui se débattait ainsi entre des agents de police et un sous-inspecteur.

Je priai Delangle qui a trouvé moyen d'être l'ami de

tout le monde et particulièrement des autorités, — d'intercéder auprès de l'Inspecteur en chef en faveur du pauvre Yoyo.

— Mais je n'ai rien de commun avec ce type

— Faites cela par amitié pour moi.

— Soit ! fit Delangle qui se jeta dans son buggy en suivant le cortège formé par Yoyo et les « Force à la Loi. »

Une demi-heure plus tard, Delangle revenait en compagnie de Yoyo qui se confondait en remerciements. Delangle alla le déposer chez lui, puis revint me faire avec humour le récit de ce qui venait de se passer au Bureau Central. Grâce à son intervention, Yoyo n'a pas été maltraité, on a saisi son revolver et l'Inspecteur s'est contenté de lui dire que « l'Autorité avait l'œil sur ses menées au Bel-Air tendant à troubler la paix dont jouit le pays. » Delangle, ayant pris à part l'Inspecteur pour témoigner en faveur de Yoyo, le personnage lui répondit qu'il connaissait Yoyo pour un être absolument inoffensif, mais que c'est un ami de Yoyo qui l'a dénoncé et que c'est d'ordre supérieur qu'il a dû faire « appeler » celui-ci pour lui « ôter l'âme ».

Le fait est que, le pauvre Yoyo, vraiment *désarmé*, est plus mort que vif. En rentrant chez lui, il a pris le lit, je viens de lui envoyer en cadeau une bouteille de rhum pour le ranimer.

IX

Aujourd'hui fête officielle. — Concert ce soir Place du Panthéon. Nous y allons tous en bande, — même maman qu'accompagnait le sénateur Bergier. Moi, j'avais à mon bras Reine. Occilius s'est surpassé, — une valse particulièrement a été exécutée sur un rythme osé du plus suggestif effet. J'ai beaucoup causé avec ma bien-aimée. Elle m'a dit, entr'autres choses, la raison pour laquelle elle avait un peu peur de moi ; ne se figurait-elle pas que j'étais un blasé ? Quelle idée ! Il paraît que j'ai la physionomie d'un homme revenu de tout. — « C'est possible, lui ai-je répliqué, car j'ai beaucoup étudié les hommes, et j'ai fait le tour des livres, — mais pas celui des femmes. » Et c'est vrai ! Le sentiment que j'éprouve pour la femme, en général, est le respect ; — j'ai des égards même pour les drô'esses. C'est presque une infirmité. Reine a été ravie d'entendre cela. Au retour du concert, nous avons suivi le groupe d'une dizaine de mètres, — et j'ai pu, tout en gardant la petite main souple et fine de l'adorée dans ma main, lui dire des vers tout le long de la route. Des vers de Verlaine, brisés, rythmiques, sonores, vibrants qui vous pénètrent les chairs comme la musique aiguë des Italiens. Elle qui ne connaissait que Lamartine et Musset, Verlaine a été une révélation pour son esprit, son cœur et surtout sa sensibilité. Je lui ai débité d'abord *Clair de Lune*, une petite merveille d'art qui dans l'œuvre de Verlaine représente ce que dans la peinture du dix-huitième siècle certains écrans de Fragonard ou de Boucher sont pour les connaisseurs. Ça a mis

Reine en goût, alors je lui ai murmuré *Mon rêve familial*, puis j'abordai : *Vœu*, qui me valut une longue pression de main. Après quoi, j'entamai la *Bonne Chanson* :

— Donc ce sera par un clair jour d'été :
Le grand soleil, complice de ma joie,
Fera, parmi le satin et la soie,
Plus belle encore votre chère beauté ;

Le ciel tout bleu comme une haute tente,
Frissonnera somptueux à longs plis
Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis
L'émotion du bonheur et l'attente ;

Et quand le soir viendra l'air sera doux
Qui se jouera, caressant dans vos voiles.
Et les regards paisibles des étoiles
Bienveillamment souriront aux époux.

Nous étions au détour d'une rue, Reine frissonnante et pâmée se pencha vers moi et me tendit sa bouche...
Verlaine, merci !

— Ça y est ! Je suis fiancé ! — Voici comment arriva la chose. Avant-hier à déjeuner, ma mère alarmée de mon changement d'humeur et de mon inappétence, s'écria tout à coup : — « Mais de quoi souffres-tu, Paul ? — De rien. — Si c'est ta passion pour Reine qui te mine ainsi, dis-le, et je vais immédiatement demander sa main à ses parents pour toi. Quant à elle, elle t'adore, j'ai vu ça. Veut-tu que j'aille chez les Pretty cet après-midi ? — Mais oui, vas y. » Et maman d'ajouter gentiment : « Tu comprends, ton bonheur avant tout. »

A quatre heures, elle *traversait*, en effet, chez les Pretty, faire la demande ; M. et Mme Pretty lui ont apporté leur agrément hier et cet après-midi on a fêté les fiançailles, — c'est-à-dire qu'on a mangé des sand-

wichs, des bonbons, bu du champagne, prononcé des discours et dansé jusqu'au couvre-feu. Je croyais que j'aurais exulté. Pas du tout, Ça m'a laissé froid. D'ailleurs je suis ainsi fait : sitôt que le réalise un désir, une amertume profonde m'envahit. J'ai trop le sentiment du néant des choses humaines. Pauvre chère petite Reine... je l'adore cependant ! Je suis très heureux qu'elle ait été ravie de sa bague de fiancée... une émeraude ! C'est ce qu'elle a préféré. — « C'est la couleur de l'espérance, » m'a-t-elle dit, avec âme ! Quelle espérance ? celle du bonheur, sans doute. Mais le bonheur l'atteint-on jamais ? Sitôt qu'on l'approche, il fuit. C'est encore une cime lointaine... Cependant, il y a en Haïti, une classe d'hommes qui goûtent cette suprême volupté : ce sont les militaires, les généraux en exercice, de ceux là qui vénèrent l'Armée mais méprisent le soldat. Ces héros passent tous les jours de la semaine à attendre le vendredi : c'est le jour qu'ils touchent la *ration*. Quand ils modulent ce mot « *Ration* », leurs yeux se ferment et leur physionomie prend une expression d'intenses délices que rien ne saurait surpasser. Une fois le vendredi passé, ils se mettent à guetter l'autre vendredi, — et à la fin du mois ils se pâment à l'approche de la solde. Et il y a encore la *ration extraordinaire*. Et chaque année ça recommence. Et ils n'ont absolument rien à faire ! Et ce qui constitue le bonheur, *l'émotion dans l'attente*, ils l'ont, — ils l'ont renouvelable à l'infini. Aussi quand le dieu Hasard enlève le biberon de leur bouche, — ils meurent, ces héros...

Quand on se prend à examiner les mesquineries de la vie présente aboutissant d'une évolution historique de cent années et qu'on compare cette vie présente à la société haïtienne au lendemain de la guerre de l'indépendance, on est tout surpris de constater que, moralement, l'avantage reste à cette dernière. Il y avait alors un élan de générosité, une franchise d'ardeur,

une allure de chevalerie, à jamais disparus, semble-t-il, de nos mœurs. Deux exemples suffiront pour illustrer ces réflexions.

Madiou raconte que Dessalines empereur ayant appris que Charles Lys fréquentait chez une de ses maîtresses, le manda au Gouvernement dans l'intention d'infliger à l'officier une correction. Les amis de celui-ci, tremblant pour lui, l'exhortèrent à ne pas se rendre à la convocation, lui recommandant de se cacher. Mais Lys était une de ces individualités fortes comme il y en avait tant à cette époque d'énergie; il s'arma de deux pistolets de poche et prit la route du Palais, bien décidé à se défendre contre toute agression. Mais écoutez plutôt Madiou : « Dès que Lys se présenta dans la grande salle du Palais devant l'Empereur, celui-ci lui dit : « Vous voici, Monsieur Lys, j'avais besoin de vous voir » ; en même temps il se promenait à travers la salle, dans une forte agitation. Il retourna vers son trône, se saisit de sa cravache. Aussitôt Lys porta la main sous son habit, prit une attitude noble et fière et regarda l'Empereur avec des yeux de feu. Dessalines posa la cravache sur une table, lui tourna le dos et se mit à marcher. — « Vous n'avez rien à me dire, Sire ? » — L'Empereur lui répondit sans le regarder : — « Vous pouvez vous retirer. » — Lys se rendit chez ses amis qui ne s'attendaient plus à le revoir. »

On admire généralement le geste de Louis XIV jetant sa canne par une fenêtre pour ne pas frapper Lauzun qui venait de commettre une impertinence à son adresse : « Il ne sera pas dit que j'aurai frappé un gentilhomme ! »

Mais que penser de Dessalines, cet ancien esclave devenu Empereur et dont le nom seul signifiait *terreur*, en le voyant dans une situation à peu près analogue, obéir au même sentiment de délicatesse morale que le Monarque façonné par des siècles d'hérédité pour être la personnification de la société polie ?

Ces choses-là me dépassent. J'en faisais l'observa-

tion aujourd'hui dans un groupe, au tribunal, quand Lamertume, pivotant sur lui-même, m'a interrompu pour s'écrier :

— Ah ! mon cher, Victor Hugo l'a dit depuis longtemps : *Tous les hommes sont l'homme.*

Cela n'explique rien du tout.

Voici l'autre trait. Il est rapporté par Edmond Bonnet dans les « Souvenirs du général Guy-Joseph Bonnet » et concerne André Rigaud, chef dans le Sud en 1811 : « *Rigaud étant malade, les partisans de Pétion soulevèrent le 17^e régiment... Bonnet à la tête de la garde nationale, occupa le Gouvernement et soutint l'attaque... Lys, ayant rejoint son ami, se mit à la tête d'une colonne et alla reprendre l'arsenal. Rigaud, ne voulant pas rester dans son lit tandis qu'on se battait à sa porte, se fit porter dans un fauteuil sur son balcon placé sous le réverbère, et L'ÉPÉE A LA MAIN, il assista à l'action » (*)*

C'est tout ce que le chevalier Bayard eût pu faire !

.....

Depuis l'avertissement, Yoyo ne met plus le nez dehors, cela pour éviter tout prétexte à de nouvelles persécutions. Cet après-midi je lui ai envoyé un cent de cigares américains avec un petit mot affectueux. Mais la prétention du gueux haïtien est telle, que Yoyo loin de croire, comme cela est, à un mouvement de pitié émue chez moi : en faveur de sa misère, s'est imaginé que j'ai voulu flatter en lui le personnage de demain. Le billet qu'il m'a écrit est « ruisselant d'inouïsme », comme on disait dans je ne sais plus quelle opérette ; le voici :

« Mon cher Paul,

« Merci pour les cigares. Croyez que lorsque le moment viendra, je saurai me souvenir de votre fidélité

(*) Rigaud mourut peu après.

et ce que vous voudrez, vous l'aurez. J'ai bien reçu votre carte de fiançailles. *J'avais vu ça.* Demandez à Augias ?— Je vous offre à cette occasion mes vœux congratulatoires ainsi qu'à votre fiancée, en même temps que je présente à votre mère, la digne M^{me} Etienne, mes salutations sympathiques.

« Celui qui se dit votre invariable,

L. DUBORTIER. »

« P. S.— Envoyez-moi donc quelque chose à lire pour distraire la monotonie de mes journées. N'auriez-vous donc pas, par hasard, une *Histoire de la Pologne* ? Si oui, passez la moi.

De cœur.

LE MÊME ».

Quel ton ! J'avais voulu lui répondre pour le mettre à sa place. Puis j'ai réfléchi que le malheureux *ne comprendrait pas* : Je me suis contenté de lui signifier que je ne possédais aucune *Histoire de la Pologne*, — ce pays si divisé et tellement anarchique et corrompu que les Etats voisins durent se le partager. Alors Yoyo m'a fait demander un ouvrage sur Napoléon. Je me suis empressé de lui envoyer le tome premier des *Mémoires de Marbot*, où il n'est question que de batailles. Yoyo va être aux anges ; les gens douillets et capons comme lui, s'énivrent positivement en respirant l'odeur de la poudre et du sang... entre les lignes d'un livre.

Dimanche aujourd'hui. Pas sorti. Je me suis enfermé dans ma bibliothèque, bien déterminé à faire de solides lectures, mais une vieille enveloppe, oubliée dans un tiroir m'étant tombée sous la main, je l'ouvris et trouvai des extraits de vieux numéros du «Peuple» datant de vingt ans et plus que j'avais découpés dans le temps; c'est avec des éclats de fou rire que je les ai relus.

Je ne saurais dire s'il y a une évolution du journalisme en Haïti, mais ce que je suis en mesure d'affirmer, c'est qu'il y a une différence entre feu J. J. Audain et tels journalistes de nos jours. Il est vrai qu'à J. J., tout était permis. Il disait ce qui lui plaisait dans une langue invraisemblable qui était bien à lui. Jamais il n'écrivit d'articles. Le «Peuple», c'étaient les *Ça et Là*, et c'était J. J. qui rédigeait les *Ça et Là*. Quand un quelconque y glissait un écho, en passant, ce n'était plus ça. D'ailleurs le public était sa chose, à J. J. Il faut voir avec quelle sans façon et quelle précision comique il le tient au courant de ses moindres inconvénients. Exemple :

« Cette semaine, nous avons attrapé dans la nuit de lundi à mardi un *terrible froid* qui nous a donné des courbatures dans tous les membres, une fièvre de quarante-huit heures et une névralgie qui dure encore; de là il nous a été complètement impossible de voir et de corriger les épreuves des «Petit» et «Grand Peuple». Nos lecteurs et abonnés nous excuseront des

fautes qui ont fourmillé dans le « Petit Peuple » et qui fourmillent aujourd'hui dans le vieux « l'eupe ».

Ou bien encore :

« Monsieur J. J. Audain, rentré chez lui à une heure et demie de l'après-midi, n'a pu aller assister aux discussions des statuts de cette intéressante association, — *pris d'une infernale colique qui a duré 4 heures durant*, — ce qu'il regrette beaucoup (d'avoir eu des coliques ou de n'avoir pas pu assister à la réunion?) et ce qui l'a le plus ennuyé, c'est qu'il n'a pu envoyer personne pour en informer ses confrères, attendu que son garde-magasin est soldat et qu'il ne vient jamais le dimanche. »

N'est-ce pas que ça n'a pas de prix?

Tous les jours vous lisez dans les journaux la liste des gens qui voyagent.

Rien de plus banal. Pas avec J. J. cependant. Goûtez ceci :

« Sont arrivés du Sud les passagers suivants :

« Cayes: le général Léonidas Larrieux, général St-Germain et planton, sœur Sévérine, MM. Dinasard Denis, D. Rameau et un *Audain* : qui est-il?

« Aucun n'a le droit de signer Audain tout court. Louis Audain, le plus âgé de la famille ou J. J. Audain, *de la branche aînée*, ont seuls ce droit, mais après consultation. Tout autre devra porter leurs prénoms ou les initiales des dits prénoms. Que celui-là se le tienne pour dit.

« Côteaux : Deux sœurs. »

Et il continue...

Aimez-vous les histoires de voleurs? En voici une pas très claire et enrichie d'une moralité:

« Jeudi 30 Août. — Pendant que M. Rafaël dormait sous sa galerie, un voleur entre dans sa maison et se blottit dans un coin obscur. Le maître (entendez M.

Rafaël), se réveille et ferme sa porte. Pendant la nuit, il ouvre le magasin (le voleur sans doute), laisse sa chemise (pourquoi?) et emporte avec lui et son compère (quel compère?) pour 5 à 600 gourdes de marchandises. Mme Rafaël, reconnaissant la chemise laissée par le voleur, le fait arrêter au moment où il prenait une absinthe chez elle; le compère plus avisé se sauve.

« Il ne faut jamais dormir lorsqu'on est seul sous sa galerie, il ne faut pas même faire un *cabicha* ».

Mais il y a mieux: vous allez voir J. J. en personne aux prises avec un malandrin :

« Vendredi dernier, un voleur est entré dans nos bureaux. Une dame qui couchait dans notre salle à manger, est montée nous en avertir. Nous sommes descendu en hâte et au moment où il montait une échelle, nous avons tiré un coup, et un second coup au moment où il se sauvait par une fenêtre. Nous avons tiré à travers un grillage en fil de fer, ce qui a fait dévier les balles. Le voleur passe par le toit, gagne celui de la galerie et descend par le mât... »

J'abrège. L'homme est arrêté. C'était un canotier du port. Et le lendemain « qui de droit » vient constater le passage du visiteur nocturne.

Peut-être voudrait-on voir un J. J. humain, esquisant un tableau de la vie port-au-princienne? Voici :

« Mardi 30 Novembre. — Tous les habitants de la rue du Quai ont été, étrangers et haïtiens, écœurés de voir lapider un délinquant à coups de cocomacaque. Celui de ce matin, (le délinquant), a reçu un seul coup qui a été appliqué sur le nez de ce malheureux. Il a été renversé (c'est-à-dire que le coup de bâton l'a projeté à terre). Il a saigné comme un bœuf, malgré que son sang coulait sur son linge et le badigeonnait de la tête aux pieds, on l'assommait toujours.

« Deux heures plus tard, un autre policier a encore

frappé un autre malheureux d'un coup de bâton sur la tête.

« Eh bien ! un second homme de police survient et a *ronflé* ce malheureux de coups de bâton. Alors que le sang coulait de la tête de celui-ci, on le passe à la bascule.

« C'était pitié de voir ces malheureux être ainsi macaqués avec une férocité atroce... »

Et le J. J., peintre de mœurs est tout aussi pittoresque :

« La Revue-Express » a bien raison de dire que beaucoup de jeunes gens de famille boivent beaucoup. Il faut en voir, qui ne sont point invités dans les réunions de famille, boire, manger, bavarder *comme s'ils étaient les amis de céans*. C'est pitoyable à voir. Nous en avons vu manger (lisez : qui mangeaient) dix et onze patés, avaler deux et même trois bouteilles de Porter — voire même *des galopins de onze ans*. (Il faut enten dre, j'imagine, que des galopins de onze ans avalaient, à l'instar de leurs aînés, le contenu de deux ou trois bouteilles de Porter) et quelques heures après s'atabler et faire *razzia* à table ; vin, champagne, tout passait par plein verre et quelquefois *des bouteilles entières*. »

Et les appréciations suivantes :

« Ce matin, à huit heures, tout le corps de la police administrative était de neuf habillé, en toile bleue, les costumes étaient bien faits et ces hommes étaient beaux à voir.

« Ces costumes légers conviennent mieux à nos troupes que ces lourds vêtements de drap qui coûtent fort cher et qui sont vite gâtés par la sueur, car les *soldats* qui les portent transpirent *comme d's chevaux de tir*, et après quinze jours ces costumes puent la sueur d'une façon révoltante ; et après deux mois d'usage, il faut avoir l'estomac bien solide pour respirer

les émanations qui s'en dégagent sans vomir ou tout du moins avoir le hoquet. Ce n'est certes pas la faute de ces malheureux, mais bien celle de notre brillant soleil et de la transpiration.

• Nos meilleurs compliments, etc. »

Mais j'allais oublier de vous parler de l'histoire fantastique de Petit-Rouge, le noyé dont le *corps* avait été mangé par les poissons, ce qui n'a pas empêché qu'on ait retrouvé le *cadavre* du pauvre diable qui fut transporté à l'hôpital, puis enterré. — Décidément il est préférable de laisser la parole à J. J. :

« *Noyé*. — Ce matin a été trouvé noyé le nommé Petit-Rouge. Il était fou par le tafia. Son *corps* était mangé en partie par les poissons; pendant quatre heures, son *cadavre* gisait en partie dans la vase et la boue et l'autre balloté par le flux et le reflux de la mer. Ce n'est que sur les 9 heures 1/2 que son *cadavre* fut emporté à l'hôpital, mis dans un cercueil et porté au Cimetière. Pauvre humanité ! »

Commenter un tel récit serait l'affaiblir.

Je n'insisterai pas sur les comptes-rendus des incendies où J. J. Audain nous montre des citoyens dévoués faisant la chaîne près d'une borne-fontaine et s'acharnant à éteindre le feu avec des « touques de kérosine » ; je ne dirai rien des dîners diplomatiques auxquels J. J. assistait régulièrement en sa qualité de Chargé d'Affaires de la République de Libéria. Très galant, à l'heure des toasts, il s'empressait toujours de lever son verre en l'honneur de « la gracieuse hôtesse de céans. » Et il ne manquait jamais d'informer ses lecteurs et amis que « le maître de céans était assis au beau milieu de la table. » Je me garderai de revenir sur le cas de cet employé de la maison B. Roux, lequel employé étant en même temps pompier, « avait pris un vomitif et avait commis l'imprudence de sortir dans l'humidité et est tombé *asphyxié*. » J'éviterai de signaler les démêlés de J. J. avec l'Administration des Postes. « Expédiant régulièrement le numéro de maître D. Hilaire, nous voudrions savoir qui le lui enlève à Jacmel ??? ». — Ou bien encore : « Nous voudrions savoir qui prenait à la poste des Gonaïves le numéro que nous expédions à M. P. A. Dauphin, lequel est à Port-au-Prince, chez l'ami Ernest Nadal, depuis 18 longs mois ? Qu'on nous réponde ??? ». — Nous négligerons également de signaler l'affaire d'Inézile, « une coutumière du fait », qui a enlevé d'un coup de dent une oreille à la nommée Circélie, « une fille tranquille », laquelle fille tranquille « humiliée, attrape la

tigresse et lui enlève l'oreille gauche par un violent coup de dents. »

Et J. J. d'ajouter avec bonhomie :

« C'est bien le cas de dire oreille pour oreille et dent pour dent. »

Nous nous taisons sur tout cela et sur bien d'autres choses encore, pour suivre J. J. dans sa lutte contre la Commune au sujet des questions de voirie. Les journalistes d'aujourd'hui ont renoncé à s'occuper de ces questions ; ils en laissent le soin aux abonnés qui, de loin en loin, se révoltent platoniquement.

Mais J. J. Audain, — saluez sa mémoire ! — J. J. Audain a lutté jusqu'au dernier jour, on ajoutant quelquefois à ses doléances des conseils pleins de suc :

« En se rendant et en sortant du Théâtre-Sylvain, plusieurs personnes ont failli tomber en se cognant les pieds contre un tas de petits *monticules* de boue qu'on avait retirée la veille de la rigole qui longe le côté est de cette partie de la rue du Centre ; — cette façon de faire, nous l'avons dit vingt fois, est absurde ; cette boue, entassée en petites piles, se sèche très vite sous les rayons de notre soleil tropical, et quatre ou cinq heures après on pourrait enlever cette terre redevenue ferme et la mettre dans les trous qu'on rencontre un peu partout. »

Mais il y a mieux :

« En allant lundi matin à la messe de « Requiem » chantée à St-Joseph à la mémoire de C. Coën père, nous avons pensé qu'en passant sur les galeries de la maison Cutts, à la rue Tirmasse, nous serions mieux à l'aise pour la boue qu'en passant par la rue du Magasin de l'Etat, mais BICHI ! c'est pis. Quel foyer à infections et à maladies pestilentiennes, tout y est sale, boueux, puant et hideux à voir. Ah ! de grâce, qu'on pense à toutes ces familles qui grouillent et barbotent dans cet infect endroit.

« En revenant de St-Joseph, nous avons pris par

la rue du Magasin de l'Etat, elle est boueuse, sale, mais elle ne pue pas. »

Mais c'est la rue Pavée qui faisait l'objet des justes préoccupations du vieux journaliste. Il alla même jusqu'à exprimer son inquiétude, qu'un de ces matins, cette rue pourrait bien disparaître. — Lisez plutôt :

« Nous attirons l'attention de qui de droit sur la Rue Pavée, depuis le Pont-Joute jusqu'au coin de la Rue de la Réunion. La rigole Desruisseaux a fait de tel ravage qu'une partie de la rue sert de courant à cette rigole. Il est temps qu'on fasse des réparations sérieuses dans cette rue, car il arrivera un bon matin où on ne la trouvera plus. Avant donc qu'un danger arrive, Messieurs les ayants-droit, faites le nécessaire, ne laissez pas le pays aller de ruine en ruine; au contraire, tâchez de le relever, laissez partout sur votre chemin les traces de votre passage au pouvoir; ce sera bien. »

Et bientôt après :

« Nous avons constaté hier les réparations qu'on faisait dans la Rue Pavée (Pont Joute). Nous ne pouvons nous empêcher de crier en voyant que ces réparations se faisaient à l'aide de *fumier d'écurie*, ce qui peut occasionner des maladies dangereuses aux habitants. Ce n'est pas avec de la paille qu'on remblaie les rues défoncées. Il y a trop de pierres à Bois-Chêne, qui est tout près, pour ne pas s'en servir. Il paraît qu'on préfère *empailler les rues* que les paver, pourquoi ? De peur d'user vos bottines ? Nenni, vous marchez en voiture; c'est peut-être pour éviter de fortes secousses ! Non plus. Pourquoi alors ?

« Messieurs, ne vous faites pas critiquer; faites les choses comme elles doivent être. Il ne manque pas de matériaux; il y a du sable, de la chaux, des pierres, du ciment, des artisans qui souffrent faute de travail, donnez-leur la réparation de la rigole Desruisseaux qui a besoin d'un bon lit; sitôt ce lit fait, elle ne

vagabondera plus, elle descendra tranquillement. Vous nous direz qu'il n'y a pas d'argent. Allons donc ! il y en a ! N'est-ce pas qu'il y en a ? Yes ! Allons, à l'œuvre ou pas de repos pour vous ! »

Mais les environs du Bureau du « Peuple » n'étaient pas en meilleur état :

« Ce matin, huit *pionniers* de la Commune venaient de commencer le balayage de notre îlet, mais hélas ! ils avaient à peine empilé trois tas d'immondices, qu'on les a amenés sur la place du Marché Vallière, et notre îlet est comme ci-devant, — toujours *empaillé*. »

Quelquefois, il y mettait de l'ironie :

« La rigole qui longe la rue de l'Enterrement, de la rue Saint-Honoré à la rue Trousse-Côtes est, au dire des *riverains* dans un affreux état. Enoncer ceci, est le voir immédiatement réparé, tant les *Ediles de la Capitale* sont actifs et vigilants. »

Un autre jour, il ne poussait qu'un cri, mais quel cri !

« DOUANE. — Il y a devant cet établissement assez de paille pour flamber toutes les poules et les dindes de la République et susceptible aussi d'incendier les maisons ! »

Ou bien il se laissait attendrir sur le sort des animaux dans ce pays :

« Nous voyons avec peine des vaches, des porceaux libres dans les rues et quelques chevaux mis hors d'usage par un travail forcé et souvent par des coups reçus mal à propos. Nous voyons des cabrouettiers ou des bussmen battre d'une façon cruelle les bêtes qu'ils conduisent, ceci nous fait rappeler que partout en Europe et dans les Amériques, il y a des sociétés protectrices des animaux. Pourquoi n'en aurions-nous pas à Port-au-Prince ?

« Nous prions nos amis et agents MM. Amédée Prince & Co, 34, rue de Provence, à Paris, de nous envoyer quelques statuts touchant ces sociétés-là. »

Sa pitié allait aux hommes en même temps qu'aux animaux :

« Nous prions les citadins d'avoir pitié des piétons (entendez les malheureux qui vont pieds nus) et des quadrupèdes, car c'est pitoyable que de voir des gens ayant une âme et de l'intelligence, jeter au beau milieu de la rue des *tronçons* de bouteille et tous les ustensiles de ménage brisés et des *couvertures* de caisses, des cercles de barils hérissés de clous, ce qui peut blesser leurs propres enfants, puis les piétons et les pauvres chevaux qui portent un cavalier et ceux surtout qui traînent voitures et buss dont on ne s'aperçoit que longtemps après, lorsque le clou est complètement entré dans la fourchette du pauvre animal, qui, les trois quarts du temps, meurt de tétanos. »

Enfin pour finir, et dans un autre ordre d'idée, cette dernière citation :

« Hier, le Consul d'Espagne, le Ministre de France et le Consul Anglais sont montés à bord du bateau de guerre espagnol dont nous avons annoncé l'arrivée plus haut. Ces trois personnages ont été reçus à coups de canon. »

XII

Un écrivain peut ne pas toujours écrire correctement et cependant être un bon écrivain ou même un grand écrivain, — témoin Molière, Saint-Simon, Honoré de Balzac qui semblent n'avoir fait si vivant qu'en raison même de l'incorrection de leur style. Mais il est un signe infaillible auquel on reconnaît que quelqu'un écrit mal, c'est lorsque, voulant dire une chose, il exprime tout le contraire de ce qu'il désire faire entendre. Et c'est ce qui arrivait trop souvent à J. J. Audain qui d'ailleurs a laissé des disciples, lesquels, je m'empresse de l'ajouter, n'ont pas la truculence du maître.

Au point de vue littéraire, J. J. Audain n'est pas un burlesque. Un burlesque est celui qui élabore des métaphores qui se suivent trop laborieusement, dans le dessein unique d'exciter l'admiration. C'est le ridicule propre à Trissotin qui, parlant d'une épigramme qu'il prétendait lui être venue comme ça, en marchant, s'exprime ainsi :

Hélas ! c'est un *enfant tout nouveau-né* madame.
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans cette cour que j'en viens d'*accoucher*.

Et « la dame de céans » pour qui cette façon de parler était la bonne, de répliquer :

Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

Et Trissotin de pousser toujours :

Votre approbation lui peut servir de mère.

A la fin, la métaphore se transforme et l'épigramme.

me devient un « aimable repas » que la dame demande qu'on lui « serve promptement. » Et c'est alors que Trissotin croit atteindre au sommet du sublime :

Pour cette grande *faim* qu'à mes yeux on expose
Un *plat* seul de huit vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le *ragoût* d'un sonnet, qui chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique *assaisonné* partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon *goût*.

Rien de semblable chez J. J. Audain. Mais vous trouverez le pendant du discours de Trissotin dans ces paroles que, il y a quelque vingt-sept ans, un directeur du Lycée nouvellement nommé, (*) adressait au Président Salomon à une « audience » du dimanche :

« ... La *barque* du Lycée dont Votre Excellence me remet le *timon* vient de faire une longue et pénible *navigation*. Partout, elle offre bien des *avaries* qu'il faut *réparer*.

« Ses *cordages* sont rompus, ses *voiles* déchirées, ses *sabords* brisés. Le Gouvernement éclairé de Votre Excellence m'aidera puissamment, je l'espère, à relever tant de ruines. Il me permettra d'avoir à mes côtés un *équipage* habile et dévoué qui m'aide à frayer au *vaisseau* un passage à travers les nombreux *écueils* qui parsèment la route qu'il faut *parcourir*. Pas un moment à perdre, le *port* nous attend. Encore un peu d'efforts, et puisse l'heureuse *barque* qui porte dans ses flancs le dépôt de notre avenir « *carissima* et *novissima spes*, » notre plus chère et notre dernière espérance, voler légère sur les *flots*, poussée par des *brises* favorables qui viendront seconder le *souffle* des prières de Votre Excellence et des vœux de tous. »

Ouf!

(*) M. Charles Williams.

J. J. Audain n'est pas davantage un grotesque, — ce mot pris dans son sens littéraire, s'entend. Le grotesque est un écrivain ou un orateur qui s'applique à étonner les autres par des recherches de mots qui font disparaître. Or, jamais il n'est venu à la pensée de J. J. d'essayer d'étonner personne. Au contraire, le propre de J. J. était l'abandon, le sans-façon et même le débraillé. Il est le journaliste en caleçon qui se moque des règles de l'art d'écrire et patauge dans les impropriétés. Car, pour lui, le grand art en Haïti n'est pas d'écrire, mais de vivre. Un grotesque littéraire, c'est le fils d'Honoré Féry, — Alibée. Septimus Rameau en avait fait un député de Port-au-Prince. Le jour de sa prestation de serment, Alibée sortit un discours... mais un discours !

En voici un extrait :

— « Inaccoutumé à l'exercice de la parole (il veut dire qu'il n'était pas habitué à parler en public) et contraint ordinairement de recourir au crayon, le papier dût-il se trouver sous l'effort qu'occasionne la pensée pour se produire à la lumière, j'éprouve toutefois l'impérieux besoin, embrassant vivement le rôle épineux d'improvisateur, de verser au fond de vos âmes que je ne persuade cimentées de républicanisme, tout ce qui de la mienne en feu déborde de vagues torrentueuses. Le patriotisme et la probité sont les colonnes de l'Etat; mais ces admirables colonnes sont exposées à se dissoudre chez un peuple où trop souvent se rallument les brandons civils. Le délaissement des traditions se copulant à la désuétude des lois ne saurait, après la plus belle indépendance, produire que des dépendances les plus hideuses... Mandataires d'une république hétérogène qu'ont si fréquemment mise en péril de téméraires inexpériences, cultivons les profondes vertus de Sparte, de Rome et de l'incomparable Angleterre... Que sur la base des bons principes notre île superbe soit pour l'Amérique un *volcan féconda-*

teur, l'amière de salut dans la tempête, et non une inféconde *solfatare*, un écueil monstrueux et sombre au lointain horizon.»

On sait que nous avons aussi nos poètes grotesques et à ce propos il est bon de rappeler que c'est Alibée Féry le premier qui a parlé d'un meuble qui « flamboyait à ses regards.»

Rendons à César...

Aussi bien J. J. Audain n'est ni un burlesque, ni un grotesque. Qu'est-il donc? Il est J. J. Audain. Si au point de vue littéraire, il ne compte pas; en revanche, dans l'histoire, du journalisme en Haïti, il occupe une très belle place. Il fonda son premier journal en 1860, fut persécuté par Gessrard, de ce fait devint salnaviste et son salnavisme lui valut d'être le second député de Port-au-Prince en 1867; Salnave vaincu, les circonstances et peut-être aussi son tempérament ennemi de toute contrainte morale et autre portèrent J. J. à combattre les principes libéraux que préconisaient des hommes un peu trop sévères pour son « bongarçonisme » et qui étaient de véritables jansénistes politiques. Cela l'amena au dominguisme puis au salomonisme. J. J. fit partie de la Constituante, puis du Sénat de Domingue et enfin de la Chambre de 1879 d'où on le tira pour faire de lui pendant quelque temps un trésorier-général, chargé un moment du portefeuille des Finances. Mais qu'il fût député, constituant, sénateur ou ministre provisoire, jamais J. J. n'abandonna sa plume de journaliste, à moins qu'il ne fût en prison ou en exil. Comme il pensait que son métier de journaliste lui faisait l'obligation de renseigner ses lecteurs sur ce qui se passait, il a eu maille à partir avec tout le monde: avec les gouvernements et avec les conseils communaux, avec les libéraux et avec les nationaux, — avec Paul et avec Delorme, — avec les journaux officieux de toutes les époques et aussi avec les

journaux indépendants, — avec l'*Oeil* qui ne voyait rien et avec la *Vérité* qui ne disait pas tout.

Delorme l'appelait : « marchand d'orviétan » parce que le bureau de son journal était aussi un bazar (il lui fallait bien vivre avec sa famille, le journalisme alors ne nourrissait pas tout seul son homme!) la *Vérité* l'appelait « l'aromate » parce qu'il sentait bon et l'*Oeil* l'appelait « jujube », je ne sais pas pourquoi.

Marcelin nous a conservé une chanson-charge de Ducas Hippolyte contre J. J. intitulée « Je ra le charlatan » qui n'a rien de drôle, — mais le jugement de Marcelin sur J. J. qui précède la chanson est plein de justesse, comme le sont en général, les jugements de Marcelin.

« Nous ne le croyons pas méchant » a conclu Marcelin. En effet, J. J. n'était pas méchant et il était trop occupé pour garder rancune à ses persécuteurs et à ses insulteurs. Aux pires injures, il se contentait de répondre — quand il daignait répondre — par des entre-filets de cette saveur : « M. J. J. Aulain n'a pas pour habitude de faire valoir, ni de pousser dans le journalisme, en s'occupant d'eux, des gens qui, plus petits que lui, se croient des pachas. Aussi, ne répondra-t-il mot. Et c'est dit.

« Il est suffisamment et avantageusement connu dans l'opinion publique, à l'Étranger et en Haïti, excepté cependant de ceux en l'estime de qui il ne met aucun prix. »

Après quoi, il n'y pensait plus.

Puis, à la longue, vinrent les maladies, les infirmités. Le vieux et le petit « Peuple » devinrent intermittents et bientôt cessèrent de paraître. On ne revit plus le beau vieillard, avec sa barbe blanche, ses complets jaquettes blancs, ses souliers blancs et son casque blanc.

Des mois s'évanouirent et l'on oublia le brave homme, le journaliste courageux qui soutint pendant quarante ans, dans ce pays, le droit de la liberté de penser. Et dans le cours de l'année 1901, J. J. Audain mourut obscurément. Est-ce en 1901? Je n'en suis pas bien sûr...

Reçu, ce matin, à neuf heures, une lettre de Kerner par laquelle ma présence est réclamée à New-York, — vu que le conseil de cette maison ne peut pas se rendre en Haïti en ce moment. Je m'embarquerai sur le prochain bateau hollandais. La maison Kerner prend mon voyage à ses frais et s'offre à me payer une indemnité pour le dérangement qu'elle me cause, en raison des affaires que ce déplacement forcé pourrait me faire manquer.

Voilà des clients, au moins !

... Reine, les larmes aux yeux, m'a fait aujourd'hui le reproche d'être indifférent. Comme je ne suis pas de ceux qui se complaisent aux larmes des femmes, cela m'a vivement contrarié. J'ai dû lui expliquer qu'on n'est pas indifférent parce qu'on n'est pas démonstratif. C'est une chose qui m'est pénible que de regarder quelqu'un en face et de lui dire ce que je sens. Reine connaît ma tendresse pour elle, — et comme elle n'a pas de fortune, si j'ai demandé sa main, c'est bien parce que je l'aime.

Est-il nécessaire que je le lui répète toutes les cinq secondes ? Mais voilà, Mademoiselle a lu des romans romanesques en vivant par l'imagination les sentiments des héroïnes, — alors elle ne comprend pas l'amour sans phrases d'adoration toutes faites. Les phrases ! On n'a pas idée de ce qu'elles nuisent dans la vie. J'ai lâché d'expliquer cela à ma fiancée en lui citant des exemples, et elle m'a compris, — même au-delà...

J'ai pour Reine une affection profonde et je crois qu'elle fera une bonne femme. Elle n'est pas seulement intelligente et agréable, mais encore elle a de l'ordre. Jamais je ne l'ai vue, — à quelque heure du jour qu'il m'a été donné de l'approcher, — jamais je ne l'ai vue avec des jupes effilochées ni avec des corsages où les épingles remplaçaient les boutons. Et c'est là une épreuve décisive. Aussi Reine tient la maison de sa mère sur un pied de propreté et d'ordre qui me rassure pleinement sur mon intérieur futur.

— Oh ! pourquoi partir ?

— Mais il le faut, chérie.

— C'est que j'ai des appréhensions.

— Ecoute. Si je renonce à ce voyage, c'est cinq à six mille dollars que je perds, *que nous perdons*. Maintenant si tu m'ordonnes de ne pas partir, eh bien, je ne partirai pas.

Reine essayant ses yeux, faiblement :

— Eh bien ! alors... pars.

Emma Bovary se fût écrié : « Qu'importe l'argent, pourvu que tu me restes ! » Mais la lecture des romans sentimentaux ne va pas jusqu'à abolir l'instinct pratique des haïtiennes. L'influence romanesque les atteint seulement à fleur de peau. Je préfère cela.

Port-au-Prince, le

DE REINE PRETTY A M^{me} MAXIMILIEN DELANGLE

Pétionville.

Chère Francine,

Merci beaucoup pour l'aimable invitation. Je monterai la semaine prochaine (mercredi) pour deux jours. Ainsi que tu as dû l'apprendre, Paul est parti hier par le *Prins Wilhelm IV*. Il s'est embarqué à quatre heures, accompagné de sa mère, de Maximilien, de moi et de son cousin Morange. — celui qui t'a fait tant rire à mes fiançailles, lorsqu'il rappelait à M^{lle} Ravignan qu'il avait dansé avec elle, la *Valse des Officiers*, en 1884, — c'est-à-dire il y a vingt-cinq ans!!! Nous sommes restés à bord jusqu'au dernier moment. J'étais énervée à l'extrême, tandis que Madame Trévier demeurait grave comme toujours, dans sa toilette sévère. Je l'observais tout le temps et songeais à son courage tranquille, trimant pour élever Paul, l'envoyer en France et en faire l'homme qu'il est. A la minute terrible de la séparation, elle n'a pas versé une larme ; en embrassant son fils, elle lui a dit simplement ceci : « Le voyage te fera du bien, c'est pourquoi je suis contente de te voir partir ». Quant à moi, en me jetant au cou de mon Paul, j'ai perdu la tête et je me suis mise à pleurer comme une folle. Lui, est resté le même, avec cet air indifférent

que tu lui connais. Seulement, il a eu un léger tremblement des mains et j'ai la conviction que s'il n'a pas parlé, c'est qu'il ne le pouvait pas. « Il pleurerait en dedans », a dit ton mari.

La maman Trévier a été très bonne pour moi pendant que nous nous éloignons dans le canot. Elle m'a embrassée plusieurs fois disant : « Il reviendra bientôt, mon enfant, il reviendra bientôt ». Pendant ce temps ton mari et le cousin Morange qui était à la barre racontaient un tas d'histoires drôles dans le dessein de nous porter à oublier la séparation. Je n'ai pas besoin de te dire qu'ils ont perdu leur temps ! Je suis triste, triste, triste. Vraiment, Francine, je ne croyais pas que j'aimais tant Paulémon. Cet être m'a conquise à un point qui m'effraie. Je me sens sa chose à jamais. J'ai hâte de passer ces deux jours avec toi afin de parler de lui tout le temps. Malheureusement, comme je te l'ai dit, je ne pourrai monter que mercredi, à cause d'un redoublement de rhumatisme qui cloze papa au lit et maman a absolument besoin de mon aide ici.

En attendant porte-toi bien et à mercredi.

Ton amie,

REINE.

Port-au-Prince, le

DE M^{me} ETIENNE TRÉVIER A M. PAULÉMON LAMBERT
TRÉVIER

New-York.

(aux bons soins du Consulat d'Haïti à New-York).

Mon Paul,

Je t'écris cette lettre, via Jérémie, afin que tu aies de nos nouvelles la semaine même de ton arrivée à New-York. Je me porte bien, et comme je te le disais, au moment de nous séparer, je suis contente que tu aies

entrepris ce voyage qui, si court qu'il soit, guérira sûrement le commencement de neurasthénie qui se montre en toi. Delangle vient me voir tous les jours et me fait rire de bon cœur. Tu sais que j'adore ses « audiences ». Reine est montée hier à Pétionville passer deux jours avec Francine. C'est une idée de Delangle qui ne sait quoi faire pour nous être agréable. Il a déjeuné avec moi ce midi et m'a déclaré que depuis la mort de sa mère, c'est la première fois qu'il a mangé un bon « pois ». Le fait est que je surveille toujours moi-même le pois et le potage.

Yoyo est de nouveau arrêté. Il doit être « jugé » avec quelques pauvres diables, par un Conseil Spécial Militaire et il sera sûrement condamné à mort avec les autres pour crime contre la sûreté de l'État. — C'est Delangle qui est son avocat; il se fait fort d'obtenir de la clémence présidentielle la grâce de Yoyo, sitôt après le « jugement » de celui-ci. Je souhaite que les espérances de Delangle se réalisent, mais je me méfie.

M^{me} Begier te prie de lui apporter une bouteille d'eau de Cologne et M^{me} Yoyo une caisse d'huile de foie de morse. — « Cela se vend pour un rien là-bas », m'a-t-elle dit.

Je t'embrasse mille fois, mon cher enfant, et désire que tu me reviennes en parfaite santé. Couvre-toi bien. A la rigueur, porte deux tricots de laine.

Ta mère qui t'aime,

EUGÉNIE TRÉVIER.

P. S. — Le syrien Boumaza m'a apporté hier les trois cents gourdes qu'il restait te devoir sur tes honoraires. Tu vois, il a tenu parole. Mon Dieu ! même les syriens ont une parole... mais rassure-toi, ce n'est pas ta mère qui te compromettra jamais.

Ci-inclus une lettre que Reine vient de m'envoyer par le cocher de Delangle.

Derechef,

E. T.

Pétionville, le.

DE REINE PRETTY A PAULÉMON LAMBERT-TRÉVIER

New-York.

Mon Paul aimé,

Je suis à Pétionville depuis hier chez les Delangle qui me comblent de prévenances. Comme Maximilien t'aime ! Ça fait plaisir, en vérité. Il n'ouvre la bouche que pour citer ton nom. On dirait que Francine est un peu jalouse de l'amitié de son mari pour toi. Nous autres femmes, nous sommes exclusives, tu sais. En attendant, elle ne sait où me mettre et voudrait me garder encore une huitaine, mais je descends demain matin ; c'est décidé. Ce petit mot est pour te donner de mes nouvelles qui sont relativement bonnes. Mais je suis comme un corps sans âme depuis ton départ. Reviens-moi vite. Pour m'occuper, j'emploie une partie de mes journées à parler de toi tout en faisant de la dentelle aux fuseaux et l'autre partie à lire en pensant à toi. J'ai déjà expédié de cette façon le « Lys Rouge » de France et une partie du « Feu » de d'Annunzio.

J'espère que tu as fait un bon voyage et que ta santé est bonne. Donne-moi vite de tes nouvelles.

Celle qui t'adore et qui ne vit que par toi et pour toi.

REINE.

New-York, le.

DE PAULÉMON LAMBERT-TRÉVIER A M^{me} ETIENNE
TRÉVIER.

Port-au-Prince (Haïti)

(Par *Gracia*).

Chère Maman,

Je suis arrivé à New-York vendredi dernier à neuf heures du matin par un temps très froid pour la saison déjà avancée. On dit même que c'est pour la première fois qu'il fait aussi froid à pareille époque. — En tout cas, j'ai fait une excellente traversée, — mer grondante sans être furieuse et froid vif dès le quatrième jour. Le troisième jour, le navire avait commencé à tangner avec violence à cause du vent très fort qui soufflait à l'opposé.

J'ai retrouvé New-York plus colossal qu'il y a onze ans. Jamais tu ne consentirais à sortir toute seule dans cette ville unique par le mouvement formidable que l'homme a su y créer. Tout le monde est pressé et il n'y a pas d'exemple d'une civilisation aussi intense dans l'univers. Les hommes sont forts, propres, le visage généralement rasé de frais, à l'exemple de Caius Julius César et de Napoléone Buonaparte. De fait, la moustache est un appendice inutile et nuit à la netteté du galbe.

Les femmes sont belles, martiales avec des nez parfaits le plus souvent et beaucoup de cheveux qui sont bien à elles. On ne rencontre pas de militaires. A cha-

que bloc, un policeman se promène silencieusement ; son rôle est d'empêcher le désordre et de faciliter la circulation des véhicules, — car à certains moments la circulation est tellement compacte que tramways, voitures et automobiles ne peuvent plus bouger, alors grâce à l'intervention du policeman, au bout de deux ou trois minutes, tout va.

D'autre part, ce ne sont plus des maisons de seize, de vingt-et-un ou vingt-cinq étages qui dressent leur masse énorme devant vos yeux étonnés, mais des immeubles de quarante-sept étages, comme le Singer-Building qui se trouve au coin de Broadway et de Liberty Street et qui, aux heures du lunch, déverse sur les trottoirs, par ses trente ascenseurs, plus de vingt mille employés qui vont s'engouffrer dans des restaurants comme les *Child's* où l'on mange à la minute des choses solides et saines pour un prix dérisoire. Quelle ville !

Dire qu'on est en train de construire un nouveau Building qui aura cinquante étages. On n'entend pas se laisser distancer. Quel peuple !

En attendant, deux heures après mon arrivée ici, je suis allé à l'office de Kerner avec qui j'ai eu un entretien décisif. Il est d'accord avec moi sur la manière dont j'entends régler l'affaire Poren, et n'était ce l'absence de son conseil, un sieur Feel, qui est à Chicago et a été de retour deux jours après, mon voyage eût atteint son objet le jour même de mon arrivée. Aujourd'hui tout est entendu. Feel a été ravi de la saisie-arrêt que je m'étais empressé de pratiquer sur Poren à la Banque, dès que Kerner m'avait confié ses intérêts. — « Comme ça, vous le tenez ! » m'a dit Feel, qui parle très bien le français. — « Mais c'est là l'enfance de l'art », lui ai je répondu.

De tout cela, il résulte que je m'embarque pour Port-au-Prince par le prochain Hollandais. Par ainsi, j'aurai passé quinze jours à New-York. Ce n'est guère. Il est certain que je partirai sans avoir vu l'autre bout

de Broadway, — cette voie qui semble ne pas pouvoir finir. Feel m'a dit que la Western-Avenue à Chicago est plus longue que Broadway. Il faut une journée, en tramway électrique, pour aller d'un bout de cette Avenue à l'autre bout. *Ouille, maman!*

Je gîte à l'*Hôtel Adams*, dans Broadway, proche du Central Park qui est les Champs-Élysées et le Bois de Boulogne de New-York. C'est M. Huntry, un américain, qui était à bord du Hollandais, qui m'a donné une carte pour le « manager » de l'*Hôtel Adams* où je suis comme un prince. L'on me prend pour un sud-américain! Je paie deux dollars par jour la chambre que j'occupe, — à laquelle chambre est jointe un cabinet de toilette dont le plus bel ornement est une superbe baignoire dont deux robinets rehaussent la splendeur, — un robinet à eau froide et l'autre à eau chaude. Et les bains tièdes quotidiens dont je ne me prive pas, me font grand bien.

Ces grands hôtels des États-Unis sont tout un monde! Ici, à l'*Hôtel Adams*, — d'abord c'est un palais, c'est aussi une banque, un magasin de « finesse », une bibliothèque, un restaurant, un café, une Bourse, est-ce que je sais, moi? — L'organisation de ce Leviathan est merveilleuse. Aux repas, musique et de la bonne. Et puis quelle harmonie dans cette vaste salle rouge et or où toutes les femmes sont sur un ton à l'équât et les hommes irréprochables. Et c'est ce peuple qu'on dit grossier. Si cela a été, — cela n'est plus. Maintenant, toute cette vaste machine est menée silencieusement. C'est là le miracle.

Et il n'y a pas que les Hôtels dont le nombre est incalculable à New-York, car presque tout le monde vit à l'Hôtel, — à cause de la cherté de la vie et des difficultés qu'on éprouve dans le chez soi avec les cuisinières et les bonnes qui travaillent pour des prix fabuleux et sont avec ça extrêmement exigeantes, — il y a encore les grands magasins qui sont au nombre d'une trentaine et dont les principaux sont Macy,

Wanamaker et Siegel Cooper. Ici, encore, il faut employer l'adjectif formidable. Chez Siegel Cooper, à part qu'on trouve de tout en fait d'habillement, de lingerie, de bijouterie, de parfumerie, d'ameublement, etc, mais encore au sixième étage, il y a des étalages de carottes et autres légumes, de fruits, de viande, de poissons, de lait, le tout de première fraîcheur. On vous envoie vos achats chez vous et ça coûte meilleur marché que chez les fournisseurs. Au cinquième, il y a un restaurant, un atelier de photographie, une imprimerie pour cartes de visite, un cabinet de médecin, un autre de dentiste. Il faut avoir vu cela. Et le tout fonctionne sans bruit. C'est chez Siegel Cooper que je butai contre le Docteur Remo qui vient de représenter la République d'Haïti au Congrès de la Tuberculose à Philadelphie avec le Docteur Dantec. Celui-ci part après demain pour Paris ; quant à Remo, il rentre au pays par le prochain Hollandais. Il est très malheureux ici, comprend bien le pays, mais a une peur noire qu'on ne lui fasse des avanies à propos de sa couleur brune. Et comme son collègue Dantec a horreur de New-York et ne sort presque jamais de l'Hôtel qu'ils habitent tous deux, Remo s'accroche à moi désespérément.

Il y a quatre jours de cela, Dick Mito, l'ancien comptable de la Banque d'Haïti et qui a émigré à New-York vers 1898, à la suite de la mort de son fils et de sa femme qu'il adorait, vient me voir et me trouve en compagnie de Remo dans ma chambre. Au bout d'un quart d'heure de conversation, Mito nous demande si nous nous amusons beaucoup. J'ai trouvé la question bizarre. Le moyen de s'amuser aux Etats-Unis ! — « Enfin, comment passez-vous le temps, Messieurs ? — Comme ça. Le Docteur va à l'Hôpital chaque jour disséquer le cadavre d'un malheureux qu'il a acheté au prix modique de dix dollars ; et moi, quand je ne flâne pas dans Broadway et ne cours pas les magasins à faire des emplettes nécessaires, je reste ici à étudier

l'anglais, à fumer et à rêver. — Vous n'allez pas au théâtre? — Nous sommes allés à l'Hippodrome où nous avons vu un ballet mirifique. — C'est tout? — Mais oui. — Il y a à côté de cet Hôtel un théâtre très gai. Il faut y aller. — Bonne note est prise. — Il faut aller aussi à Coney Island: c'est merveilleux! — Tout le monde nous le dit. M. Bassett, le vice-Consul d'Haïti, nous en a parlé hier avec extase... Il nous a murmuré, comme perdu dans un ravissement intérieur, qu'à Coney Island, il va tous les jours au moins vingt mille filles. — Il n'y a pas que ça à Coney Island: c'est un endroit où s'exhibent toutes les attractions. Je viendrai vous chercher demain après-midi pour vous y conduire. — Entendu. »

Le soir, après dîner, Remome dit: — « Si nous allions au théâtre dont nous a parlé Mito? » C'est la première porte après l'Hôtel sur Broadway. Nous nous y rendîmes. Je ne l'ai pas regretté. Il y a là un petit orchestre excellent. On y chante, on y joue des pièces amorphes, des farces bêtes où les gilles, les coups de pied, les coups de revolver et les culbutes se succèdent avec entrain, à la grande joie du public américain qui savoure ces facéties. On y fait aussi de l'acrobatie et les tours de force sont remarquables. C'est là que j'ai vu une femme sur une bicyclette recevoir, tout en pédalant, six personnes, les unes sur ses épaules, un homme debout sur sa tête, deux autres hommes juchés sur les épaules des deux femmes qui étaient déjà debout sur ses épaules, enfin une dernière femme se tenait droite quelque part sur la bicyclette par derrière, — et la femme qui supportait tout cela, pédalait toujours allègrement. Voilà ce qu'au pays des blancs, des blancs sont réduits à faire pour gagner leur pain.

Bref, le lendemain à quatre heures Mito vient nous chercher, — toutefois il n'est pas seul. Il a avec lui une dame pas très jolie, mais ayant du chien, qu'il nous présente comme étant la femme d'un de ses amis: Mistress Grown. Nous partons par le subway (le che-

min de fer souterrain); arrivés au Pont de Brooklyn, nous transbordons dans un chemin de fer au grand air qui nous emporte à Coney Island, où nous arrivons vers les six heures. Le fait est que c'est merveilleux. Il faudrait des pages pour décrire cette variété d'amusements dans cette débauche de lumière électrique, animée par le grouillement d'une foule dépassant deux cent mille individus, tous propres.

Le Park Luna surtout est magnifique. Les Américains ont réalisé là ce que l'imagination fastueuse des Orientaux a rêvé de plus éblouissant. A propos d'orientaux, un Egyptien a lu dans ma main et m'a dit très exactement mon tempérament, a ajouté que j'étais un juriconsulte, que je n'étais pas marié, mais que je le serais avant longtemps, que je voyagerais beaucoup, que j'aurais du succès dans l'art d'écrire (oh! mon petit carnet!) après quoi, il m'a renvoyé à un autre appelé le « Professor » qui devait me dire mon nom. Le « Professor » m'a fait poser l'index contre sa tempe, en me disant d'épeler mon prénom mentalement. Au bout d'une demi-minute, cet homme s'est écrié: « Paulémono! » — Incroyable, n'est-ce pas? Même chose pour Remo, dont le caractère a été admirablement analysé: l'homme a vu en outre que Remo est médecin, qu'il est marié, qu'il est père de deux enfants et qu'il avait une liaison avec une femme remarquable qui pensait constamment à lui (M^{me} Th)... Renvoyé au « Professor », celui-ci ne tarda pas à s'écrier: « Augusto! » au contact de l'index.

Nous sommes entrés chez les Egyptiens tout à fait par hasard, pendant que Mi'o, enlacé avec Mistress Crown, goûtait les émotions trop violentes pour nos nerfs d'une montagne russe d'une hauteur nouie et formidablement accidentée. Et quels cris hystériques poussaient les femmes, — et les hommes!

On peut appeler « l'art » des Egyptiens comme on voudra, il est cependant probable qu'il y a une correspondance entre la vie d'un homme et l'expression des

lignes de sa main. Et je comprends maintenant que des hommes comme Dumas fils aient pu avoir tant de foi en ces histoires !

Nous sommes allés faire visite hier soir à Mito qui demeure très loin. Mais à New-York il n'y a pas de distance. Nous avons pris le subway express et au bout de vingt-cinq minutes nous étions chez notre ami. La distance que nous venons de franchir est celle de Port-au-Prince à Léogâne, sans exagération. Nous avons trouvé Mito en compagnie de Grown en pantoufles et de Mistress Grown en « pindingue » orientale. Ces trois êtres vivent heureux comme des anges.

Enfin ! Dick Mito a réussi par se constituer un intérieur stable. Seulement il a fallu qu'il vint à New-York pour cela. Que le Destin est capricieux !

Jé m'arrête ici, ma bonne chère maman, et j'ai la consolation que tu ne me feras pas le reproche d'avoir manqué à la promesse que je t'avais faite de t'écrire longuement.

Je t'embrasse affectueusement, — en te priant d'être gentille, gentille et gentille avec Reine.

Tout à toi,

P. LAMBERT-TRÉVIER.

P. S. — Au moment de cacheter ce pli, on me remet ta lettre renfermant celle de Reine. Je suis heureux d'apprendre que vous êtes toutes deux en santé et désolé, en même temps, de savoir le pauvre Yoyo en prison pour *cause politique*, ce qui est toujours une épouvante. Le malheureux pourra-t-il supporter le régime du cachot et des fers, déprimé comme il l'est ? Souhaitons que le plan de Delinglé aboutisse.

D'autre part, je me réjouis de ce que Boumaza t'as versé les trois cents ~~gourdes~~ gourdes. Comme ça tu n'auras pas besoin de vendre la petite valeur en or de la dernière répartition des intérêts de nos titres. Tu ne me donnes pas des nouvelles de « Brinzingue » et tu ne me

dis pas comment se comporte « Piment » aux mains d'Edouard. (*)

Dis à Bozor (**) que je lui ai acheté une belle montre avec sa chaîne et une magnifique cravate rouge. Les bonnes d'alentour n'ont qu'à se bien tenir !

Porte-toi bien, ma chère maman, et fais mes amitiés à Delangle; je lui écrirai prochainement.

A bientôt.

P. L. T.

(*) Edouard Morange.

(**) Le cocher de M^c Lambert-Trévier.

New-York le.

DE PAULEMON LAMBERT-TREVIER A M^{lle} REINE PRETTY

Port-au-Prince, (Haïti).

(Par *Gracia.*)

Reine chérie,

Je viens de recevoir ton petit mot et je t'en remercie de tout mon cœur. J'espère avoir une nouvelle et dernière lettre de toi d'ici huit jours, car je m'embarque sur le Hollandais de la semaine prochaine. Tu vois, mon absence n'aura que la durée d'un mois.

Que Delangle soit gentil avec toi, c'est tout naturel: nous sommes très bons amis, — et je l'aime beaucoup. Avec un tempérament comme le mien, un ami comme Delangle est indispensable. Il est gai, sans façon, ne regarde pas sur les visites; moi, je suis un peu triste, susceptible, sédentaire. D'autre part, Delangle connaît tout le monde, sait le tirant d'eau de chacun et est au courant de toutes les nouvelles, — de toutes! Sans lui, je serais dans une condition absolument inférieure parmi mes concitoyens. Il m'a évité bien des casse-cous. Sa femme est gentille, je crois que tu la supposes plus exclusive qu'elle ne l'est. En tout cas, je suis heureux de voir que tu t'entends bien avec elle.

Je n'ai pas fait une mauvaise traversée de Port-au-Prince à New-York. J'étais le seul haïtien à bord. Mes compagnons de voyage étaient des officiers hollandais pris à Curaçao, où ils étaient en garnison et rentraient

dans leur pays, — et un américain, M. Huntry, qui revenait de visiter Haïti et lisait tout le temps des livres de nos compatriotes, — bien entendu de ces livres haïtiens où il est question objectivement d'Haïti.

Enfin, me voici à New-York. Ce n'est pas une belle ville et on ne s'y amuse guère, mais c'est une ville étonnante et qui intéresse, à cause de l'intensité de vie qui s'y manifeste. Et vraiment il faut n'aimer que le spectacle de la mort pour ne pas se plaire dans Broadway et dans la contemplation de l'indéfini mouvement qui remplit l'Hudson et l'East river.

New-York est plus grand que Paris et plus luxueux. Que veux-tu. Les Américains ont la science, ils ont l'argent, ils ont l'orgueil. Il semble qu'il n'y a pas de misère dans ce pays. Des établissements de charité pourvoient à l'entretien de ceux qui sont incapables de gagner leur vie. Et puis, quelle propreté chez tous !

Les hommes ont le respect de la femme et de la tendresse pour les enfants. Ce sont des forts. Les femmes sont généralement belles et s'habillent bien, — le costume tailleur corrige l'absence de grâce. Beaucoup d'entre elles adoptent une uniformité dans l'habillement que je trouve du meilleur goût. J'ai vu une femme dans une toilette tabac, — chapeau, voilette, souliers et bas de même couleur, — seulement le corsage était relevé d'une espèce de jabot en soie crème. J'ai croisé une autre qui était en bleu foncé dans la même harmonie, — oui, elle avait de petits souliers en cuir bleu ravissants.

Les femmes sortent seules ou accompagnées. Et l'homme qui accompagne une femme n'a pas de regards pour les autres femmes si jolies que soient celles-ci. Et il me paraît que les femmes sont dans les mêmes dispositions, — en général, s'entend.

Et je pense à toi follement, ma petite Reine aimée. Oh ! les bonnes promenades que nous aurions faites dans Broadway, bras-dessus, bras-dessous par ce réconfortant petit froid qu'il fait aujourd'hui, — froid tra-

versé par un clair soleil, qui ne réchauffe pas, c'est vrai, — ça me change ! — mais vivifie tout de même. Oui, tu me manques et je ne puis pas avoir une minute joyeuse, puisque tu n'es pas là pour la partager avec moi.

Je me suis entendu avec Kerner et son conseil : en conséquence, je quitterai New-York la semaine prochaine et dans quinze jours je serai à tes pieds. En attendant, mon unique distraction est de marcher, — moi si sédentaire, — mais on dirait qu'il y a dans cette diable de ville quelque chose qui vous pousse dehors. Et il est plus suggestif de se laisser emporter dans Broadway que de flâner sur les boulevards. Ce n'est pas tant les devantures, — très attrayantes, — des magasins qui saisissent mon attention, mais plutôt les visages des gens sur lesquels je cherche à deviner les destinées, — tous ces visages propres, tous ces yeux aux regards aigus, tout ce monde impeccable et pressé, je ne connais pas de spectacle plus curieux à contempler.

C'est le pays du bien-être pour tous. Ah ! si les Américains avaient de bons cigares et du bon café, on n'aurait rien à leur reprocher, — en ce qui a trait, bien entendu, à l'excellence et à la commodité de la vie, car il leur manquera longtemps encore, sinon toujours, le charme et la grâce qui sont des articles de Paris qu'on n'achète pas. Et si l'on veut rêver, il faut aller ailleurs, dans les villes du passé, — à Rome, à Athènes, à Jérusalem, où chaque pierre raconte une histoire. Ici l'on est dans un milieu vivant où l'homme asservit la matière à ses besoins présents et où une morale saine et une religion suffisante assurent le respect qu'il doit à la liberté de son semblable et garantissent la solidité du lien de famille.

En définitive, New-York me plaît assez. La nuit, c'est une ville splendide par le jeu des lumières multiples baignant le mouvement de la foule houleuse dans Broadway. Le jour, certaines rues, par leur calme

aristocratique, la 5^{ème} Avenue, par exemple, est une merveille digne de te servir de cadre. C'est là la voie le long de laquelle s'élèvent les magnifiques hôtels privés des richissimes américains, hôtels où sont mêlés souvent heureusement tous les styles consacrés dans la vieille Europe.

Je m'y suis promené l'autre matin en pensant tout le temps à toi, et au moment où je venais de tourner l'avenue, je me suis arrêté devant une vitrine pour admirer un anneau d'opale, que j'ai du reste acheté pour te l'offrir. L'opale est ma pierre de prédilection. Son nom seul fait rêver...

Il me reste à te féliciter de tes lectures. J'ai lu le *Lys Rouge* à son apparition, en 1895, je crois. C'est un roman un peu compassé, mais admirable, comme tout ce que fait Anatole France. Je me rappelle la description d'une main de femme là-dedans, c'était vraiment bien. La fin, inspirée de Flaubert, renferme plus d'art que de vérité. Mais qu'importe! si la vérité est une illusion et l'art une autre encore plus grande. — Le *Feu* que j'ai lu il y a quelque trois ans est une merveille de lyrisme. C'est fou et fatigant. Le roman est une transposition des amours de d'Annunzio et de la Duse, — et cela vous séduit l'imagination autrement que tous les *Elle à Lui* et *Lui et Elle* des bourgeois Sand et Musset. D'Annunzio et la Duse, — les voilà, les « vrais amants de Venise »!

D'Annunzio, à mon sens, est l'écrivain qui a le mieux su communiquer aux âmes le frisson de la volupté. Les Grecs, tant vantés et qu'il est de coutume de considérer comme des initiateurs en tout, n'ont rien de semblable dans leur littérature.

C'est sur la terre chaude d'Italie qu'a poussée l'expressive fleur de la passion. Dans l'antiquité, Catulle; au moyen âge, Dante, Pétrarque, Boccace et à la Renaissance les grands artistes. Michel-Ange, Vinci, Véronèse. Quelle époque éblouissante! on vivait en beauté pour aimer, se battre, triompher ou mourir.

La mort d'ailleurs n'avait pas alors l'importance que nous lui donnons aujourd'hui. Une promenade au Louvre et la lecture des poètes et des conteurs du temps donnent une pleine idée des femmes, des hommes et des décors de cet âge magnifique. Les femmes étaient belles, intelligentes et élégantes de formes et de pensées. Elles savaient mettre de l'imagination dans leurs moindres actes et surtout dans leurs désirs. Que de conversations brillantes sur les terrasses de marbre, avec le grand ciel bleu pour dais et l'exhalaison des citronniers en fleur pour parfums ! On ne revivra plus de telles séductions.

Le siècle de l'esprit, de la grâce et de la passion a passé. Aujourd'hui l'argent prime tout. New-York, hélas ! en est la preuve vivante. Assurément l'argent entre pour beaucoup dans l'agrément d'une existence, mais il n'en peut être qu'un facteur et il semble que l'Américain ne connait que ce facteur-là. On dirait qu'il ignore la séduction des riens inutiles, entend par là la philosophie, la poésie, les lignes, — ou le charme des sentiments délicats, tels que l'amitié et l'amour dans ce que ce dernier a de complexe, de passionné et de subtil. Je ne me lasse pas d'observer les Américaines, — je regarde surtout leurs yeux, des yeux le plus souvent bleus comme des turquoises ou comme la mer, mais d'où le rêve est absent. Ce sont des femmes qui ne songent qu'à s'habiller et à manger. Elles passent leur vie en courses. Le seul mot qu'elles prononcent avec un accent de tendresse c'est : DOLLAR. Il faut les entendre vous dire *Dollose*. C'est énoncé dans une note pure sur un rythme cadencé qui est toute une musique !

Aussi bien, les maris ne sont considérés par leurs femmes qu'autant qu'ils sont riches, sinon... ah ! les pauvres maris.

Mais je m'aperçois que d'Annunzio me mène un peu loin. Arrêtons-nous.

J'aurais aimé l'entretenir plus à fond des Etats-Unis,

mais cela ne m'est pas possible. Je ne puis parler que de ce que je vois, — et je ne vois que du mouvement. Il faut du temps pour comprendre un pays, — et je ne passe que quinze jours aux Etats-Unis et je n'aurai vu que New-York. C'est insuffisant.

Il y a les noirs qui m'intéressent infiniment. Ils sont nombreux à New-York et progressent. Tous ceux que j'ai rencontrés sont laids, — les hommes comme les femmes. Le type n'est pas fin et gracieux comme chez nous. D'où vient cela ? Le préjugé est toujours très fort et ils ont l'air de s'en moquer un peu. Ils ont leurs écoles, leurs églises, leurs institutions de charité, leurs quartiers et ne s'en portent pas plus mal. Le Docteur Remo, qui est aux Etats-Unis depuis près de deux mois et a pu se rendre compte de plus de choses que moi, me disait l'autre soir ceci, que j'ai noté : « Il y a un mot de Stendhal qui traduit très bien le sentiment qui est au fond de toutes les luttes de races ou de nationalités : *Différence engendre hostilité*. C'est aussi vrai dans l'animalité que dans l'humanité.

« L'hostilité commence dès que le noir semble vouloir partager avec le blanc des choses que ce dernier estime réservées à sa race. Il adore le noir comme domestique, vante son dévouement et sa docilité. Même dans le Sud, il l'aime, en tant que le noir soit humble, soumis et tranquille. J'ai vu à l'Hôpital John Hopkins, à Baltimore, des blanches américaines donner les soins les plus attentifs, les plus dévoués à des noirs. L'exaspération du blanc contre le noir vient de ceci, qu'une des conséquences de l'émancipation fut la ruine des planteurs du Sud et que le droit de vote conféré aux noirs les a fait politiquement les égaux des blancs, qui les avaient acceptés et supportés très bien, jusqu'à la veille de ces événements. En attendant, aujourd'hui, près de huit cent mille fermes, dépassant la valeur d'un milliard de francs, sont aux mains des nègres ; ils dirigent cinq mille et quelques établis-

sements de commerce : épiceries, merceries, imprimeries, drogueries, avec un capital de près de cinquante millions de francs. Les noirs possèdent en outre trois banques, de nombreuses coopératives, des établissements de bienfaisance, sept hôpitaux, vingt orphelinats et au moins cent caisses d'assurances contre les accidents et la maladie. Sans compter qu'à un autre point de vue, beaucoup de noirs américains vont en Afrique, comme missionnaires, évangéliser les frères plongés dans la sauvagerie... »

Voilà en quels termes me parla le Docteur Remo. Je n'ai à ajouter que cette simple explication : par le mot « noir », il faut entendre aussi les hommes de couleur. Aux Etats-Unis, un nègre ou un mulâtre est appelé indifféremment *colored man*.

Je me sépare de toi ici, chère Reine. Fais mes amitiés à tes père et mère, — et n'oublie pas de me mettre aux pieds de M^{me} Delangle. J'écrirai à Maximilien par la voie de Kings'on, après-demain.

Je t'embrasse à n'en plus finir, — dix milliards de fois, puisqu'aussi bien je suis aux Etats-Unis et que les milliards y pullulent.

Tendremen'.

P. LAMBERT-TRÉVIER

XVII

New-York, le.

DE PAULÉMON LAMBERT-TRÉVIER A MAXIMILIEN
DELANGLE, *avocat.*

Port-au-Prince.

.. Cher vieux,

Cette lettre n'est pas pour te donner de mes nouvelles que tu sais pertinemment être bonnes, puisque tu vois tous les jours ma mère et Reine; — l'objet donc de cette lettre est de m'éviter toute bouderie de ta part à mon retour à Port-au-Prince.

Reine est enchantée des quelques jours passés chez toi à Pétienville et maman ne tarit pas d'éloges sur ton « bongaconnisme ». Jouis de ta belle réputation, mon garçon. Pour ma part, je m'amuse à contempler les Américains. J'ai passé trente-six heures à Washington, l'autre jour. C'est une belle ville calme avec des avenues très larges plaquées de gazon d'un vert intense, — tout est intense dans ce pays, — et ornées de statues équestres de généraux inconnus. Les généraux ressemblent à des mannequins et les chevaux semblent des copies en pierre de chevaux de bois. Les artistes américains ne se doutent pas encore que l'art est la représentation de la vie, mais ça viendra.

La merveille de Washington c'est la Bibliothèque du Congrès, en tant que Palais. C'est riche et froid. Le parquet est en mosaïque et les panneaux et les plafonds sont couverts de fresques. Les artistes améri-

cains réussissent mieux dans la peinture que dans la sculpture. Mais pourquoi diable choisissent-ils des sujets mythologiques en si grand nombre ? Ce sont là des thèmes bien usés et pas facilement renouvelables. La mythologie ! Il semble que le mot, sinon la chose, exerce une certaine fascination sur l'esprit des êtres neufs. Vois, par exemple, notre ami le général Augias ! Vingt fois, je l'ai entendu s'écrier triomphalement dans ses discussions ineffables avec Yoyo et le sénateur Bergier :

— *Ou dit ou fort, .. ou dit ou fort, ... est ce que ou connin « MYTOLOGIE » ?*

Tu n'as pas idée comme on goûte ces choses quand on les évoque loin du pays, — en pleine civilisation. Et c'est par ces bêtises que nous nous sentons enchaînés à la patrie. C'est triste, mais c'est comme ça.

Jaïeu la bonne fortune d'assister à une revue militaire passée par M. Roosevelt, — c'est-à-dire que les troupes défilaient devant lui. Il se tenait debout, — pantalon fantaisie, gilet blanc, redingote noir et haut de forme noir, — à l'avant d'une tribune qui débordait de monde.

Tandis que les peuples d'origine latine songent à s'américaniser, les Américains eux sont tout doucement en train de se latiniser. Ils sont positivement atteints de la folie militariste. Faut voir avec quel enthousiasme ils se lèvent et agitent leurs chapeaux pour saluer le drapeau national au passage des régiments. Les soldats, du reste, ont belle allure et les officiers sont superbes. Chaque régiment possède son tambour-major (ou major jone) — l'unité la plus inutile et la plus ridicule d'un régiment, car ça ne sert absolument à rien. Mais, que veux-tu ? il faut bien imiter les pays latins. Autre trait de ressemblance : beaucoup de discours et tous très longs. M. Roosevelt lui seul a parlé plus d'une heure avant la revue. Dans le chaud de sa parole, très applaudie de la foule amassée devant la tribune, un petit enfant juché sur l'épaule d'un parent, fit bonjour de la main au Président et celui-ci de s'arrêter pour répondre et dire une gentillesse au bébé.

Il est d'ailleurs adoré du peuple qui voit en lui l'incarnation des idées militaristes.

Mais il n'y a pas que ces manifestations extérieures. L'armement des Américains est formidable. Ils ont des canons de marine qui lancent des obus pesant 635 kilos et qui perforent 30 centimètres d'acier à 9.000 mètres de distance. Et sur ce chapitre, ils détiennent le record sur les autres Puissances du monde. Mais est-ce que cela nous regarde ?

En tout cas, je suis de retour à New-York, depuis hier, déambulant entre les maisons colossales qui tiennent debout on ne sait par quel miracle. M. Brunetière qui vint ici il y a quelque douze ans, s'étonnait que ces énormes maisons semblassent n'être pas enfoncées en terre et parussent plutôt posées à ras du sol. C'est que ces maisons sont bâties sur des piliers en fer laminé, et malgré leur masse, elles sont légères, car on n'emploie à leur construction ni la pierre ni la brique. Rien que de la maçonnerie à l'extérieur et aucun mur de division à l'intérieur, de simples parois, voilà tout. De là sur un espace insignifiant, ces babels troublants — et résistants. Car tout ça est d'une armature d'acier qui jusqu'ici a défié tout effondrement.

J'estime qu'il convient d'admirer les Américains comme architectes. Ils ont inventé des briques de verre aussi solides que les briques de terre cuite et bâtissent des palais avec ça. Dans ce pays-ci, de dire qu'on habite une maison de verre, n'est pas émettre une métaphore. De même ce n'est pas faire un récit fantastique si l'on raconte qu'on a aperçu un cheval à une fenêtre d'un quinzième étage.

Que veut-tu ? Les terrains sont tellement exigus et d'un prix si fabuleux ! Alors ils se rencontrent des écuries à un quinzième étage. Et c'est ici le moment de reconnaître que les ascenseurs n'ont pas été faits rien que pour les hommes, — et par ce mot j'entends aussi les femmes, comme disait l'autre.

En tout état de cause, pour parler comme Lamer-

tume, je quitte le pays à regret. J'aurais aimé à l'étudier un peu plus à fond, au point de vue de l'organisation de la justice surtout. De ce côté-là, le temps m'a manqué pour rien apercevoir.

Au point de vue politique, il m'a semblé que le petit livre de Boutmy est encore actuel. La campagne présidentielle est ouverte en ce moment, — et vraiment c'est une affaire qui se débat. D'autre part, ce peuple sérieux a ses côtés puérils. Ainsi c'est aujourd'hui la fête de l'Indépendance. On tire des coups de feu à droite et à gauche. Les petits garçons ont des canons minuscules chargés de projectiles qui sont dans la circonstance des cailloux et qui font pas mal de dégâts. On me dit que le lendemain de cette fête, généralement les hôpitaux sont remplis de bambins blessés, — de 400 à 500. Ce n'est pas drôle. Et il y a à déplorer un grand nombre de morts et de blessés survenus par suite des coups de revolver tirés à tout bout de champ par des inconscients. Comme certain peuple jeune de ma connaissance, les Américains « *rimin tiré fisi.* »

Pour ma part, je ne suis pas sorti aujourd'hui et à quatre heures, j'irai prendre un chemin de fer qui me conduira à Manhattan Beach où l'on doit tirer un feu d'artifice « unique » et représenter au grand air une pièce dont le sujet est un épisode de la guerre de Sécession. Il y aura danse de nègres, attaque d'un village, incendie du dit village, etc. Du théâtre primitif pour primitifs, quoi !

Si jamais tu passes par New-York pour aller te re-tremper dans la « douce France », je te recommande l'Hôtel Adams, où je loge. On y est fort bien. Chambre confortable, débauche d'électricité, serviettes et draps changés tous les jours, vestibule de porphyre, salle à manger pourpre et or, musique. Enfin ! c'est d'un luxueux à satisfaire un roi de féerie. Cependant l'Hôtel Adams est une bicoque auprès de l'Hôtel Astor où j'ai dîné l'autre soir avec l'ami Ticker qui se fait très bien à New-York et n'a nulle envie de re-

tourner à Port-au-Prince. Mais la splendeur d'Astor pâlit auprès du *Waldorf*. J'ai diné au *Waldorf* samedi soir avec M. Feel, conseil de la maison Kerner, et vraiment je suis embarrassé pour en parler, — pas de Feel, — mais de l'Hôtel *Waldorf Astoria*.

Je ne sais si tu as connu notre compatriote, cette vieille bête de M... qui, de retour d'un voyage en France, basouillait son admiration en termes généraux qui ne donnaient la vision de quoi que soit.

Et comment avez vous trouvé le Havre, Monsieur M...? lui demanda ma mère, qui a toujours eu le goût de la précision.

— Le Havre ?

— Oui, le Havre?... Comment l'avez-vous trouvé ?

— *Pioute!* fit M... avec un geste à la fois onctueux et énergique.

— Et Bordeaux ?

— *Pioute... pioute!*

— Et Paris ?

— Ah ! Paris !... *Pioute... pioute... pioute!*...

Et bien, mon cher, je fais comme cette vieille bête de M..., je te dirai que l'HÔTEL ADAMS est *pioute*, ASTOR *pioute, pioute*, et enfin le WALDORF *pioute, pioute, pioute!* — Tu te contenteras de cela. Et pour l'organisation de l'Hôtel, je te renvoie au livre du reporter Huret qui a habité quelque temps l'Hôtel et qui en a parlé en fureteur averti.

Je te disais, plus haut, que ce remueur d'idées de Brunetière était venu aux Etats-Unis en 1897 et qu'une chose l'avait étonné: les énormes maisons qu'on dirait posées à ras du sol. Cependant une autre chose avait frappé Brunetière: le nombre incalculable des cireurs de bottes qui bordent les trottoirs de New-York. En effet, on ne peut marcher cinq minutes sans qu'on ne tombe sur un monsieur assis dans un fauteuil élevé, et qui, tout en lisant son journal, abandonne ses pieds solidement chaussés à deux individus qui s'appliquent avec acharnement à les faire reluire. C'est là la grande

coquetterie des Américains. Jamais on ne rencontre ici un individu avec ses souliers crottés ou même saupoudrés du plus léger soupçon de poussière. Il va sans dire que les cirEURS de bottes qui ont de la conduite, se retirent du métier millionnaires.

Ces jours derniers, comme je me promenais dans Columbus Avenue, je me trouvai soudain en face du spectacle suivant: un noir, le cigare aux dents, trônant dans un fauteuil avec à ses pieds deux cirEURS blancs qui donnaient un «shine» à sès brodequies. Je t'avoue que cela m'a causé un plaisir «intense».

C'est sur cette image consolante que je te quitte, mon vieux Delangle. Je lance par ce courrier des cartes postales à ta femme, à ma mère, à Reine et à mon noble cousin Edouard Morange. Et cè sera mon dernier envoi des Etats-Unis; car je m'embarque sur le Hollandais dans quatre jours et j'espère qu'en arrivant dans la rade de Port-au-Prince, tu seras la première personne que j'apercevrai montant à bord dans un canot qui ne fera pas trop d'eau.

Je t'embrasse, mon vieux, et à la semaine prochaine!

Ton affectionné,

P. LAMBERT-TRÉVIER.

XVIII

Depuis six semaines que je suis rentré à Port-au-Prince, tout mon temps est pris par ma profession et les préparatifs de mon mariage prochain.

Cet après-midi j'ai eu la curiosité de feuilleter mon cahier d'impressions ou d'analyse, comme on voudra, c'est qu'il s'enfle, — et pourtant voilà plus de deux mois que je n'y ai écrit une ligne, à part trois ou quatre lettres griffonnées à la diable pendant que j'étais à New-York.

Je me demande si je continuerai cette besogne ingrate. Le dégoût m'envahit de plus en plus. Comment ! on a eu le cœur de fusiller ce pauvre Yoyo ! Je n'y comprends rien. J'ai beau chercher, je n'arrive pas à m'expliquer en quoi la vie d'un type comme Yoyo pouvait être un obstacle à l'état de chose. Pourtant il fallait que Yoyo mourût — cela, en vertu d'un « plan machiavélique. » L'on m'a dit que des dix-sept innocents condamnés à mort en même temps que Yoyo, il sera fusillé cinq de temps en temps, afin de maintenir l'opinion dans un esprit de terreur jusqu'au 15 Mai. De cette façon, le Gouvernement demeurera maître de la situation au moment psychologique. Et alors ce sera la réélection !

Dire que ce plan atroce sera certainement démontré, en dernier lieu, par quelque candidat, Chef militaire, qui jouera lui aussi du « machiavélisme », à sa façon. Jusqu'à Augias qui se permet de citer le théoricien de la politique expérimentale. Il est vrai qu'Au-

gias met le *Prince* sur la même ligne que le... *Petit Albert*. Quelle pitié!

Machiavel est un des écrivains qui ont le plus agi sur ma conduite dans la vie; — c'est à lui que je dois (autant qu'à Tacite) mon horreur du despotisme et c'est encore lui qui m'a ouvert les yeux sur l'inanité des conspirations, — en tant bien entendu, que celles-ci soient l'œuvre de particuliers. « On sait, par expérience, écrit l'auteur du *Prince*, que beaucoup de conjurations ont été formées, mais qu'il n'y en a que bien peu qui aient eu une heureuse issue. Un homme ne peut pas conjurer tout seul: il faut qu'il ait des associés; et il ne peut en chercher que parmi ceux qu'il croit mécontents. Or, en confiant un projet de cette nature à un mécontent, on lui fournit le moyen de mettre un terme à son mécontentement; car il peut compter qu'en révélant le secret, il sera amplement récompensé; et comme il voit là un profit assuré, tandis que la conjuration ne lui présente qu'incertitude et péril, il faut qu'il ait, pour ne point trahir, ou une amitié bien vive pour le conspirateur, ou une haine bien obstinée pour le prince ».

Et l'on sait qu'une grande haine est aussi rare qu'un grand amour. Vous voyez donc que Machiavel est un écrivain utile et François Bacon a parlé excellemment quand il a écrit de l'auteur du *Prince*: « Cet homme n'apprend rien aux tyrans, ils savent trop bien ce qu'ils ont à faire, mais il instruit les peuples de ce qu'ils ont à redouter. »

Je songe à une entreprise tentante: ce serait de commenter le *Prince* et le *Discours sur Tite-Live*, par l'Histoire d'Haïti. Veut-on, par exemple, l'explication par Machiavel de l'assassinat de Dessalines? L'auteur de *l'Effort* a dit qu'on a « tué le libérateur, non à cause de son caractère violent, mais à cause de la portée qu'il avait donnée à la question agraire. » Il me semble que les seuls individus qui auraient eu à se plaindre de la portée donnée à la question agraire

seraient les propriétaires blancs que, pour être bien tranquille, on avait eu soin de massacrer avec leurs enfants. Non ! la cause de la mort de Dessalines résiderait en partie dans la peur que celui-ci avait inspirée à ses principaux lieutenants, en proférant constamment contre eux des menaces qu'on le savait trop bien capable d'exécuter. Écouteons Machiavel : « Les menaces font plus de tort aux princes, et les environnent de complots plus dangereux que les offenses mêmes. Ce sont, en effet, les menaces qu'un roi doit épargner à ceux qui l'entourent : il lui est nécessaire, ou de flatter les hommes, ou de s'assurer d'eux, et de ne jamais les réduire à la nécessité de croire qu'il faut qu'ils soient tués ou qu'ils tuent. »

Mais la cause décisive, — les historiens ne l'ont pas dit, mais nous sommes renseignés par la tradition, — c'est que en Dessalines, avec le pouvoir absolu, le satyre s'était montré : il entendait s'offrir toutes femmes ou jeunes filles dont il avait le désir, et il les voulait toutes ! C'est cela qui provoqua l'unanimité contre lui : l'honneur de chacun étant en question, l'on lui fit son affaire sans perte de temps. Machiavel recommande bien quelque part aux princes qui veulent durer, de se contenter de leur ordinaire...

Et l'on pourrait continuer ainsi à l'infini. Loin d'être le conseiller du mal, Machiavel demeure un des hommes les plus intelligents qui aient honoré l'humanité. Voyant les choses comme elles sont, il les a peintes comme il les a vues. Il a fait, avec un prodigieux talent d'analyste pénétrant, la psychologie politique de son temps, — lequel était un temps de violences, de ruses inouïes et de beauté. Et comme il était aussi un artiste, il a montré, par un exemple vivant, comment dans un territoire morcelé, étant données les conditions du milieu, un prince environné d'ennemis pouvait et devait se conduire, — et s'est conduit, — pour défendre son état et l'agrandir.

Maintenant, est-il donné à tout le monde d'imiter un

César Borgia qui, remarquez-le, poursuivait un dessein non fantaisiste, mais politique? Peu s'en faut. Il y faudrait encore de l'intelligence, de la pénétration, de la souplesse et du courage. Toutes qualités qui ne courent pas les rues — ni les campagnes.

Comment César Borgia s'y prit-il pour rétablir l'ordre et l'union dans la Romagne et s'attacher les habitants par un commencement de bien-être? Croyez-vous qu'il s'est contenté de lancer aux populations un de ces appels à la concorde qui, comme disait Challemeil-Lacour sous le second Empire, ne coûtent rien aux gens satisfaits? Nullement. « La Romagne, dit Machiavel, acquise par César Borgia, avait eu précédemment pour seigneurs des hommes faibles, qui avaient plutôt dépouillé que gouverné, plutôt divisé que réuni leurs sujets; de sorte que tout ce pays était en proie aux vols, aux brigandages, aux violences de tous genres. Le duc (César) jugea que pour y rétablir la paix et l'obéissance envers le prince, il était nécessaire d'y former un bon gouvernement: c'est pourquoi il y commit messire Ramiro d'Orco, homme cruel et expéditif, auquel il donna les plus amples pouvoirs. Bientôt, en effet, ce gouvernement fit naître l'ordre et la tranquillité; et il acquit par là une très grande réputation. Mais ensuite le Duc, pensant qu'une telle conduite n'était plus nécessaire, et que même elle pourrait devenir odieuse, établit au centre de la province un tribunal civil, auquel il donna un très bon président, et où chaque commune avait son avocat. »

Tout cela est d'un politique avisé et soucieux du bien public. Mais voici autre chose, vous allez voir l'Italien artiste et félin: « Le Duc fit bien davantage: sachant que la rigueur d'abord exercée avait excité quelque haine, et désirant éteindre ce sentiment dans les cœurs, pour qu'ils lui fussent entièrement dévoués; il voulut faire voir que si quelques cruautés avaient été commises, elles étaient venues, non de lui, mais de la méchanceté de son ministre.

« Dans cette vue, saisissant l'occasion, il le fit exposer un matin sur la place publique de Césène, coupé en quartiers, avec un billot et un coutelas sanglant à côté. Cet horrible spectacle satisfait le ressentiment des habitants, et les frappa en même temps de terreur. »

Voilà qui est d'un scélérat et d'un ingrat, — mais aussi d'un chef désireux d'avoir l'opinion avec lui.

Quelle lecture instructive tout de même ! Il me semble que Machiavel bien lu et bien compris serait une garantie et pour les peuples et pour les gouvernements.

Malheureusement il n'en est pas ainsi. Mal lu et compris à contresens, Machiavel a été surtout une des causes de nos malheurs. Ainsi l'a voulu la mauvaise fortune qui poursuit ce pays.

Inclinons-nous et prions pour le repos de l'âme de l'infortuné Yoyo et de tous les « Yoyo » passés et futurs.

Ainsi-soit-il !

Je viens d'effacer toute une page que j'avais consacré à Reine dans ce carnet. Je sens que je ne dois plus parler d'elle... Le soir, je lui fais ma cour ; elle me raconte sa journée ; je lui raconte la mienne ; nous nous embrassons et comme ça ne nous fatigue guère, nous recommençons tout le temps.

Baiser ! rose trémière au jardin des caresses !

.....

Comme le vin du Rhin et comme la musique,
Tu consoles et tu berces, et le chagrin
Expire avec la moue en ton pli purpurin.

Voilà. — A part la chère enfant et moi, je ne vois pas qui cela peut bien intéresser.

Cet après-midi, au moment où revenant de mon cabinet, je posais le pied sous ma galerie, Augias est venu à moi et s'est mis à me parler de « l'avenir du pays. » Je l'ai écouté silencieusement avec ma patience

habituelle. Tout d'un coup, sans transition aucune, il s'est écrié: « C'est comme ce pauvre Yoyo! »

— Eh bien?... fis-je.

— J'ai tout fait pour le sauver, reprit Augias, en se composant un visage navré, j'ai tout fait pour le sauver, mais je me suis heurté à des difficultés insurmontables.

— Vraiment?

— Sur ce cigare que je fume! exclama le général avec componction. Aussi, ajouta-t-il, Yoyo a été imprudent. Il parlait trop...

— Et pourtant il ne disait rien. Vous étiez, du reste, à peu près son unique interlocuteur, Augias.

— C'est vrai. Mais dans ce pays-ci, on ne doit pas parler. Voyez la ligne de conduite que je tiens! Je reste chez moi et je n'ouvre jamais la bouche. On n'a aucun reproche à me faire. Mon attitude est marquée au coin de la sagesse la plus exemplaire. Aussi, en ai-je été récompensé! On m'a donné deux ponts à réparer et le « Bassin-Cheval » à blanchir. Je puis dire que mes affaires marchent bien. Où est Yoyo? S'il avait su m'imiter, serait-il où il est?

— Vous êtes ce qu'on appelle un homme fort, Augias, tandis que Yoyo était un homme simple.

Ici le général ricana avec satisfaction, puis marmotta:

— Vous aussi, voisin, vous êtes fort.

— Non, mon ami, vous vous trompez. Seulement, tout ce que je puis vous affirmer, c'est que ce n'est pas sur ma mort que les autres gagneront leur vie.

Là-dessus, je dis adieu à cet esclave dangereux et je pénétrai chez moi.

XIX

En rentrant à la maison ce midi, j'ai trouvé Delangle, triste comme un Ministre « démissionné »; en conférence mystérieuse avec ma mère.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air tout chose...

— Oh ! je t'expliquerai tout ça plus tard. En ce moment, tu ne peux m'être d'aucun secours.

En parlant ainsi, il se leva en prodiguant des « Je compte sur vous, Madame Trévier » qui ne finissaient pas. Puis il est parti.

Il paraît que Mme Delangle a découvert que Delangle n'est pas le mari fidèle qu'elle croyait, — et après une explication qui a aggravé les choses, comme cela arrive souvent, elle a quitté son chez soi et s'est réfugiée chez sa mère. Et c'est sur ma mère à moi que Delangle compte pour reconquérir sa femme. Il la reconquerra.

En attendant, après déjeuner, pendant que ma mère s'habillait, pour aller remplir sa mission, M^{lle} Clara Bergier qui s'est mise en tête de « gâter » mon mariage, — on veut toujours « gâter » quelque chose dans ce pays-ci, c'est une des formes du génie de destruction qui est la faculté maîtresse de la race, — M^{lle} Clara Bergier est venue, par « affection » pour moi, me débiter un tas de calomnies sur Reine, — calomnies que j'ai pris un malin plaisir à réduire à néant l'une après l'autre. Alors, dépitée, M^{lle} Bergier m'a déclaré que Reine avait été la maîtresse de Gomard, son premier fiancé.

— Vous en êtes sûre ? lis-je.

— Tout à fait sûre.

— Eh bien ! s'il en est ainsi... je lui pardonne, ajoutai-je en souriant.

Indignée, M^{lle} Clara Bergier me tourna le dos et partit en s'écriant :

— Vous n'êtes pas un homme !

Hélas ! c'est elle qui n'est pas une jeune fille.

Reine est très énervée depuis quelque jours : le *Bon Marché* ne lui a pas expédié ses affaires qu'elle attendait par le dernier steamer français. Voilà notre mariage retardé de plus d'un mois. Pour ma part, je suis prêt. Mes meubles sont arrivés depuis trois semaines, sans compter que j'ai rapporté des Etats-Unis tout ce qui est nécessaire dans un ménage. Je ne veux pas que ma femme ait jamais à emprunter quoi que ce soit des voisins. En fait d'idée, je n'ai peut-être que celle-là, mais je l'ai.

Le *Bon Marché* a expédié à Reine ses affaires, par voie de transit, contrairement aux indications de la commande. La caisse, je ne sais pourquoi, a été adressée à la maison Bellermann qui n'en a donné aucun avis à M^{me} Pretty. Ce matin, comme j'étais allé faire un règlement avec Bellermann, le commis principal m'a annoncé, au moment où je me retirais, qu'une caisse adressée à M^{me} Pretty, à leur consignation, était en douane depuis douze jours. J'ai pris mal la chose. Mais le commis principal ne s'est pas le moins du monde ému de ma protestation et il m'a expressément signifié que la maison Bellermann ne remettrait les pièces consulaires que contre cinq dollars, or américain. Il a bien fallu passer par là, car enfin nous ne pouvons pas retarder toujours notre mariage. Bien entendu, la caisse a été frappée de double droits, la « déclaration » n'ayant pas été faite dans le délai légal.

Après toutes les péripéties que sont les formalités à accomplir pour entrer en possession du moindre objet qui passe par la douane, — c'est-à-dire une cinquantaine de voyages de la douane à l'administration des finances, de l'administration des finances à la Tré-

sorerie, de la Trésorerie au commissariat près la Banque et de la Banque encore à la Trésorerie et de la Trésorerie à la douane où enfin, sans parler des « gratifications », j'ai fini par avoir la caisse, après une vérification inquisitoriale où la dite caisse s'est trouvée soulagée d'une douzaine de mouchoirs de poche et de deux rouleaux de rubans. Voilà. Après quoi, je me suis redressé en lançant, au nom de M^{me} Pretty, une assignation à Bellermand. Il faut qu'il nous dédommage des douze jours de retard que son incurie nous a valus et qu'il prenne à sa charge les doubles droits. C'est une leçon que j'entends faire à cette maison qui se moque un peu trop des intérêts de ceux qui n'ont pas d'influence politique.

M^{me} Delangle est rentrée au bercail, hier. Aujourd'hui, vers les cinq heures, elle est venue voir maman. J'ai noté deux traits de sa conversation. Avec une tranquillité effrayante, elle a raconté que ce qui l'a froissée dans la conduite de son mari c'est que celui-ci l'a trompée avec une personne de sa condition.

— Si ç'avait été avec une femme des rues, ça m'aurait été égal, a-t-elle ajouté TEX-TUEL-LE-MENT.

Et d'un !

La conversation continuant, maman dont les principes de morale sont austères, a cru devoir lui donner quelques conseils et a particulièrement insisté sur ce point que dans le mariage la faute du mari n'ayant pas les graves conséquences de celle de la femme, c'est à cette dernière de n'être pas trop irréductible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une femme qui trompe son mari est exposée à lui donner à élever les enfants d'un autre...

Alors M^{me} Delangle d'éclater de son joli rire, — après quoi elle s'écria :

— Mais, ma bonne madame Trévier, avec les « précautions » que nous prenons aujourd'hui, de pareilles méprises ne sont plus à redouter.

Elle nous a conté une histoire tordante arrivée à M^{me} Ancelin qui avait pris trop de « précautions ». Mais maman est demeurée très pincée. Elle n'admet pas ces choses qui sont des péchés.

Et de deux !

A cinq heures et demie Delangle, gai comme un Ministre « nouvellement nommé, » est passé prendre sa femme et ils sont partis ensemble en buggy découvert, — histoire de prouver au public que l'harmonie régne dans son ménage.

Heureux âge !

Je suis sous le coup d'impressions bien pénibles depuis deux semaines que je n'ai rien couché sur mon cahier. Le dernier incendie, — incendie de fin de règne, — (quel pays !) a jeté la ville dans une torpeur inexprimable. Les sinistrés ont la résignation des Hindous. Quant aux non sinistrés, ils affirment leur personnalité en déménageant. Les uns expédient leurs affaires au haut de Laue ou à Pétienville, les autres déposent leurs objets précieux dans les halles les plus solides du Bord-de-mer. Le négociant Henry Joineau, qui est juge au tribunal de Commerce, a mis son *fire proof* à ma disposition et je lui ai envoyé une malle remplie de lingerie fine appartenant à Reine. Tout en haut j'avais placé une très belle serviette d'avocat en cuir de Russie qu'Elouard Morange m'avait offerte pour ma fête l'année dernière. Or, cette serviette m'a été volée et une seule personne avait ouvert la malle durant les quinze jours qu'elle est restée enfermée chez Joineau, c'est Joineau lui-même, à qui un moment, j'avais remis la clé pour qu'il serrât l'argenterie de M^{me} Pretty, — et une partie de cette argenterie a été également volée. Joineau déclare qu'il ne peut rien comprendre à une pareille aventure. Moi, je ne comprends que trop, hélas !...

Tout le monde se plaint que la vie n'est pas supportable en Haïti. Et chacun rend le pays responsable de ce qu'il est malheureux. Mais c'est là une condition commune à l'humanité tout entière. Tous les hommes sont misérables. Il s'agit de se créer à soi-même des motifs de prendre goût à l'existence. — « Oh ! il n'y a pas de théâtre... pas de lieu de promenade... pas de ceci... pas de cela. » Mais ces conditions extérieures du plaisir, c'est le goût public qui les crée et si vous ne les possédez pas, c'est que la nature des choses le veut ainsi. Vous êtes des insociables, — et chose terrible : des insociables méprisants et dénigreur. Vous auriez un théâtre que vous le dédaigneriez et vous croiriez justifier votre dédain, en déclarant que « ça ne vaut pas la Comédie-Française. » — Qui jouit de nos splendides nuits de lune ? Qui fait des promenades sur ce lac qu'est la rade de Port-au-Prince ? Et quand, par hasard, une circonstance nous réunit, hommes et femmes d'Haïti, pourquoi restons-nous séparés comme si nous étions des éléments dégageant des fluides contraires ? Vous êtes malheureux parce que vous vous ennuyez, et vous vous ennuyez parce que vous manquez d'imagination et parce que vous ne recevez pas de sensations au contact des choses et des êtres, — cela soit dit sans fâcher personne.

Qu'est-ce que nous faisons sur la terre et pour qu'elle raison y sommes-nous ? Nous n'en savons rien. M. Anatole France a émis cette idée originale que la vie pourrait bien être une maladie inhérente à notre pla-

nète de même que la perle est une maladie propre à l'huître. Cela n'est pas impossible. Toutefois, en examinant les choses de sang-froid, nous constatons que le lot qui échet à chacun ici-bas, — au pauvre comme au riche, — c'est la douleur. On n'est bien nulle part et sitôt que vous désirez un peu vivement quelque chose, un autre intervient qui vous en dégoûte. On trouve dans l'*Imitation* la paraphrase excellente de cet état permanent de nature : « Si vous cherchez ceci ou cela, si vous voulez être ici ou là, *sans autre objet que de vous satisfaire et de vivre plus selon votre gré*, vous n'aurez jamais de repos, et jamais vous ne serez libre d'inquiétude, parce qu'en tout vous trouverez quelque chose qui vous blesse et partout quelqu'un qui vous contrarie. » Et, à côté de ces tourments, il y a encore les chagrins que nous infligent ceux que nous aimons, les maladies, les accidents, les infirmités, les deuils...

Des mystiques ayant constaté que la douleur est l'essence même de la vie, ont imaginé, pour justifier une si implacable injustice, que le monde expiait la faute de nos premiers parents, — et ils ont fondé la religion chrétienne sur cela. C'est lamentable. Et des âmes très nobles, en grand nombre, ont trouvé d'après délices à sacrifier toutes les joies terrestres à cette idée que leurs sacrifices leur vaudront un bonheur infini dans un autre monde, préférant ainsi l'ombre à la proie.

Aujourd'hui les âmes éthérées se font rares et l'on semble comprendre de plus en plus que quand on est mort c'est pour tout de bon. Le mot de Claude Bernard : « Le cerveau est l'organe de l'intelligence au même titre que le cœur est l'organe de la circulation, que le larynx est l'organe de la voix », a fait du chemin. Il est certain que le jour où le gros de l'humanité ne croira plus aux fables inventées par des hommes charitables pour contenir la société, le monde sera féroce. Cela commence déjà.

En attendant, qu'est-ce que chacun recherche ici-bas ?

Le bonheur. Qu'est-ce que le bonheur ? Ce qui nous fait plaisir. Ici la question se complique, par ce fait qu'une chose peut vous faire plaisir à vous, et me laisser, moi, complètement indifférent. De là, du reste, la variété de la vie et l'intérêt qu'elle offre à l'observateur.

Voici un homme qui est notablement riche, il peut se procurer à peu près tout ce qu'il désire, — cependant il reste là à pourrir devant un bureau dix heures par jour, afin de gagner quelques dollars en plus qui ne lui serviront de rien. « Quel imbécile ! » s'écria un superficiel. L'observateur répondra à celui-ci : « Vous vous trompez, cet homme n'est pas un imbécile. Ce qui lui donne du contentement, ce n'est pas l'argent qu'il a gagné, mais l'argent qu'il est en train de gagner ; c'est l'affaire présente qui lui donne une émotion ». Il en est de même du joueur quand après avoir abattu des cartes toute une nuit, il a gagné — ou perdu ; de l'homme à femmes qui a fait une conquête nouvelle ; du médecin qui a exécuté une opération difficile ; du littérateur qui a écrit une page vivante ; de l'avocat qui triomphé d'une cause difficile ; du sculpteur, de l'architecte, du peintre ou du musicien qui a trouvé la forme, la couleur ou le son qu'il avait rêvés, — tous ont goûté une minute de l'émotion divine que l'argent ne peut pas payer.

C'est donc l'émotion que dans la vie cherche tout être délicat qui n'a pas immédiatement faim.

Et les êtres inférieurs ? Mon Dieu ! c'est encore quelque chose d'approchant qu'ils recherchent sans trop le savoir. Croyez-vous qu'il n'éprouve pas un sentiment qui l'élève au-dessus de lui-même, cet individu qui s'écrie, en désignant un être humain : « Fusillez-le ! »

Il sent qu'il prend par cet acte une importance, et l'idée qu'il inspire un tel sentiment à ses semblables lui donne une émotion. C'est la mentalité de l'enfant. La Bruyère, disait de lui : « Il ne veut point souffrir de mal, et aime à en faire. » A quoi il faudrait ajouter :

« S'il aime, en outre à faire du bruit, c'est pour donner une opinion avantageuse de lui. »

N'allons pas plus loin.

Eh bien, non ! J'oubliais le mendiant. Il est certain que le mendiant obéit à une vocation qui a sa beauté. Ne dites pas que c'est un paresseux ! Car considérez les marches forcées auxquelles ils s'astreint par le soleil et sous la pluie, les rebuffades qu'il subit, les privations qu'il s'impose, le repos qu'il se refuse, et dites, après cela, si vous connaissez beaucoup de travailleurs qui se dépensent à l'égal de ce mendiant que vous méprisez.

Au contraire, saluez-le, — et bien bas encore, — car il n'est pas donné à l'analyste de reconnaître le motif qui porte le mendiant à se tuer ainsi sous un labeur si pénible et si rude. Devant un tel mystère, il importe que l'homme qui pense se découvre.

.....
... Assis à une petite table sous la véranda aux treillis couverts de feuillage entremêlé de roses, je parcours ces notes, pendant que Reine, couchée dans sa dormeuse, feuillette une livraison de *Je Sais Tout*, en me regardant à la dérobée.

Depuis dix jours que je suis marié, je vis comme dans un engourdissement délicieux. Pétionville qui m'avait toujours semblé un endroit maussade, m'apparaît aujourd'hui sous un tout autre jour. Le paysage de la plaine dans son étendue morne et voilée me fait une impression de grandiose qui m'émeut avec une exquise douceur. Est-ce que les choses que nous contemplons en compagnie d'une femme aimée seraient plus belles que lorsque nous les voyons seul avec le cortège de nos ennuis, de nos inquiétudes et de nos ambitions ?

L'âme de Reine se déroule devant moi pareille à un jardin gracieux plein de détours imprévus. Oui, c'est

bien là, la femme qui me convenait, — amoureuse, prévenante, bonne et curieuse des choses élevées.

Je tremble en l'écrivant... je suis heureux... Et je me demande, avec angoisse, si je mérite mon bonheur? Qu'on songe que des hommes extraordinaires qui ont fait des choses extraordinaires tels que Dante, Michel-Ange, Blaise Pascal, n'ont pas connu à leur cou la douce chaîne que forment les bras de la femme adorée! Et à moi, chétif, cette joie est donnée... vraiment, j'ai peur...

FIN.



LES EDITIONS FARDIN
17, Fontamara, 17
PORT-AU-PRINCE
(REPRODUCTION 1976)

92487

Médiathèque Caraïbe



3 5100 00018697 0